LA

VALACHIE MODERNE.



PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET C[ie],

Rue Garancière, 5, derrière St-Sulpice.



LA

VALACHIE MODERNE

PAR MADAME

LA PRINCESSE AURÉLIE GHIKA.



PARIS.

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS,

— COMON, ÉDITEUR —

QUAI MALAQUAIS, N. 15.

1850

LA

VALACHIE MODERNE.



Un mot à tous.

Presque tous les écrivains se sont occupés de la Valachie au point de vue politique, comme étant le côté important. Je m'en suis totalement abstenue.

1

A ceux qui trouveront que cette lacune altère la physionomie que j'ai voulu dessiner, je dirai que la politique de notre temps a dénaturé le jugement, et que dans la violence de la lutte il est difficile de se prononcer avec impartialité.

Les idées de liberté créées par les philosophes, les rêveurs, là comme un besoin de l'esprit, ici comme un élan du cœur, bien avant que les masses en aient senti le besoin, se développent et s'exaltent dans le calme jusqu'aux dernières limites.

Une révolution transforme le rêve en action; elle fait monter à la surface les pas-

sions, les ambitions, les appétits de ces ouvriers de l'idée qui se trompant de matériaux bâtissent une société avec des élémens de destruction.

Les utopistes reculent effrayés à la vue de leur œuvre ainsi construite, et la brutalité de l'action réfrène la générosité de la pensée.

Nous en sommes là : à ne plus savoir ce qu'il faut préférer de l'absolutisme d'un seul ou de la tyrannie ignorante du plus grand nombre; se retrancher dans le passé impossible ou marcher vers l'avenir effrayant.

C'est l'incertitude d'un voyageur entre deux précipices : sa vue se trouble, son esprit flotte éperdu, il ferme les yeux et se livre au hasard.

Entre la Valachie qui est l'image du passé et la France qui lève l'horizon de l'avenir je ne sais que formuler et je remets, non au hasard, mais à Dieu le dernier mot de mon esprit.

Nous sommes tous coupables du temps présent; et, si, comme je le crois, la triple aristocratie de naissance, de talent et de fortune est appelée au martyre dans toute l'Europe, nous mourrons par nos propres fautes et en expiation.

Les sociétés périssent par la tête qui corrompt les dernières couches sociales en leur donnant ses vices, moins la forme élégante dont ils sont habillés en haut.

Depuis Voltaire on n'a cru à rien en France.

L'Empire a été un temps d'action et comme une ère à part dans la marche des idées. Il ne se lie à rien, ne se rattache à rien. C'est une auréole de gloire entre un berceau et une tombe. La destinée d'un seul s'accomplissant dans le cadre du monde entier.

La Restauration eut la forme religieuse

sans la foi de l'antiquité, comme un habit du temps qui ne modifie pas l'esprit de celui qui le porte.

Le règne de Louis-Philippe, élevé sur une usurpation en dehors de tout droit, développa les instincts sensuels et grossiers, les appétits sordides, répandit dans toutes les classes des nécessités de bien-être tellement impérieuses qu'on leur sacrifia tout.

L'argent fut le dernier mot de cette société. Le talent, l'honneur n'étaient qu'en raison de ce qu'ils rapportaient.

Le seul être méprisable fut le pauvre, la seule chose honteuse la misère.

Alors le peuple, qui n'avait déjà plus la foi religieuse, perdit la résignation, cette force des opprimés; il eut comme le riche l'avidité des jouissances matérielles, et ne voyant rien au-dessus de lui que cette nouvelle puissance, il se mit à l'envier et à la haïr.

Les mots cachent en vain le sens des choses; ce n'est pas une guerre politique que celle d'aujourd'hui.

République ne veut plus dire gouverne-

ment du peuple, mais bien possession et jouissance du peuple.

Je dis que nous sommes tous coupables du temps présent parce qu'en vérité il est notre ouvrage.

Tout occupés de la perfection de notre existence matérielle nous n'avons rien fait pour l'esprit, pour le cœur, pour le côté vraiment divin de l'humanité.

Comment pouvions-nous espérer que le peuple ignorant, ou qui pis est empesté d'une demi-science qu'on lui verse comme un poison, serait meilleur que nous et ne finirait pas avec sa force

agissante par nous traduire en faits.

Orgueil et impuissance. Il n'est pas un ouvrier qui ne se croie capable d'être ministre, pas un écolier qui ne se juge homme d'État.

Jouir sans relâche, parvenir sans travail, ni courage, ni lutte.

Toutes les carrières sont envahies, obstruées : plus de médecins que de malades, plus d'avocats que de procès. La ville engouffre tout pendant que les charrues se reposent et que les champs manquent de bras.

Les traditions de famille sont perdues; le fils veut s'élever d'un échelon, de deux, de tous au-dessus de son père.

Il n'y a plus de limites, et l'ambition a brisé le trône pour ne pas se cogner le front à un obstacle.

La bourgeoisie qui avait été le sanctuaire des vertus privées, de l'honneur sans tache au milieu de tous les écarts des sociétés qui nous ont précédés, saisie tout d'un coup de vertige a pris son vol vers la grandeur. Il n'y a plus de bourgeoisie, plus de classe mixte, plus de conservateurs, il y a des gens cramponnés, avec

désespoir à leur fortune que d'autres attaquent avec rage.

Depuis vingt ans la littérature corrompt et détruit.

Quelques génies ont eu des retours merveilleux; mais Lamartine et Châteaubriand, les plus religieux, n'eurent que la mélancolie de la foi sans sa force vive créatrice, ils abritèrent en Dieu leur désespérance, mais ils n'entraînèrent pas le peuple entier avec eux au pied du tabernacle.

L'esprit, plus commun qu'à aucune autre époque, brilla comme un phare qui

conduirait au précipice au lieu d'en garantir.

La forme la plus belle servit de voile aux pensées les plus fausses; chacun de nous s'éprit d'enthousiasme pour ce qu'il y avait de profondément triste dans ces misères, et paya en fautes, en souffrances, en regrets cette erreur des esprits.

Comme dans toutes les époques de transition, une sourde activité dévorait les cœurs. Jamais la passion ne fut plus fiévreuse, le désir plus puissant; et devant l'absence d'élémens généreux d'activité, on chercha une vie particulière en dehors de la vie de tous et des liens

d'aide réciproque qui lient les hommes. De là l'égoïsme, de là l'isolement.

Génération active qui se rejeta dans le rêve, qui, réduite aux limites du monde, enfanta des monstruosités.

Pas une idée douce, pas une espérance.

De famille, plus; des individus nés du même sang qui, à la mort de leur père, se regardent comme des ennemis et convoitent pour chacun l'héritage de tous.

De Dieu, pas davantage. En cessant d'être religion d'état, le culte qui envahissait les rues et les places et faisait des

fêtes à l'enfance, repoussé dans ses églises délaissées, devint un objet dérisoire pour tous ces railleurs qui n'ont jamais besoin de pleurer et de prier.

Dieu commença notre punition en attachant à nos joies, à notre cœur la tristesse et le dégoût.

Les femmes, qui font les sociétés du monde ce qu'elles les veulent, sevrées de plaisirs, se réfugièrent dans la passion qui ne fut plus le culte noble des temps passés, ou seulement le sensualisme élégant de la Régence, mais je ne sais quoi de brutal, de grossier, de triste, qui les occupa sans les rendre heureuses.

Délaissés pour le jeu, le club, les chevaux, les salons de Paris n'offrirent qu'une réunion sans intérêt, pleine d'ennui pour les uns, où les autres ne rencontraient que des triomphes sans lendemain.

Elles acceptèrent la part si minime qu'on leur faisait, telle qu'on la leur faisait, de peur de tout perdre, et c'est à leurs concessions qu'il faut attribuer le manque d'éducation de la jeunesse actuelle.

La société la plus polie du monde recevrait maintenant des leçons du reste de l'Europe, et les femmes les plus intel-

ligentes sont les moins respectées et les moins aimées.

Paris n'a plus de salons. On s'y réunit encore, et en grand nombre, mais on ne cause pas. Les hommes d'un côté, comme des adversaires, les femmes de l'autre, se mesurent du regard.

La raideur britannique a remplacé l'esprit français. Pour dire un bon mot à son voisin, il faut lui avoir été présenté.

Depuis que nous ne sommes plus spirituels, nous sommes devenus mélomanes; c'est une des formes de notre solennel ennui.

Un piano dispense une maîtresse de maison de s'occuper de ses invités. Des chanteurs, c'est du plaisir à cent ou cinquante louis.

On prend des poses charmantes pour écouter, on regarde sa voisine à la dévisager, et, entre deux coups d'éventail, on demande à une connaissance son nom, ses revenus, ce qu'on en dit.

L'intimité aimable, aisée, a disparu avec les femmes qui avaient attaché une signification à leur salon par leur propre nom. Celui de la belle marquise de Boissy était encore, cet hiver, l'asile le plus aimable où l'on pût être admis. La marquise qui a la

grâce française, a conservé la cordialité et l'hospitalité de l'Italie, que l'on cherche en vain dans l'égoïsme de la société parisienne.

Aujourd'hui, une femme vous reçoit avec dix amis seule devant sa table à thé. Elle a le ton haut, elle parle de tout; elle parle bien; elle donne vingt poignées de main dans la soirée; elle prend à chacun une bribe de son esprit, mais elle ne met en lumière qu'elle-même; elle n'est pas un lien entre ses hôtes : elle n'a pas le moelleux, le conciliant, l'affectueux de la femme.

Il y a beaucoup de femmes intelligen-

tes à Paris, et très peu de femmes qui soient restées femmes.

On ne conte plus. Quelques vieillards ont conservé ce talent comme le souvenir d'un siècle éteint. On ne cause plus, on pérore; le forum a tout envahi. Nous mourrons par la parole.

L'éloquence est ce qu'on estime le plus; il semble qu'elle doive tenir lieu de tous les autres mérites, ou qu'elle les entraîne tous à sa suite.

On ne juge pas les hommes à leurs actes, mais à leurs paroles, et la première

2

condition d'un homme d'État est de bien parler.

La parole écrite a bien une autre valeur; elle mène le monde. Ce sont les journalistes qui traînent le char de notre histoire.

La nation la plus éclairée, le crâne de l'Europe, ne pense et ne juge rien de soi-même. Quelques habiles ambitieux, ou consciencieux, ou livrés à l'erreur, font l'opinion de plusieurs millions d'hommes. Les étrangers jugent de nous sur ces révélations publiques, ils prennent à la lettre notre polémique irritante; et nous sommes mal venus à nous défendre, puis-

que c'est nous-mêmes qui nous diffamons.

Nous mourrons! Ce glas funèbre, un esprit éclairé l'a fait entendre du haut de la tribune française. Nous allons vers Palmyre, vers Athènes, vers Carthage, Nous allons grossir l'histoire d'un grand enseignement qui ne profitera à personne.

C'est la loi des empires comme des individus, d'atteindre un certain développement et de mourir. Notre société est un corps agonisant qui ne vit plus que par la tête et dont le cœur est mort. Le cœur, c'est

la divinité dans l'homme; nous n'en avons plus.

Les idées seules fécondent l'avenir: pas une idée ne surgit sur ce tourbillon.

Le socialisme, qui est le rêve généreux, impossible d'un petit nombre, est le vice et le crime du grand nombre; il sera l'épitaphe de la société française.

Nous lui avons tous porté quelque coup mortel. L'impiété, l'avidité, le culte des sens ont été les agens destructeurs, sans profit pour nous qui avons tous souffert.

Dieu qui plane au-dessus des ruines,

comme la lumière dans la nuit, qui est le grand cœur de l'humanité, n'a pas suscité un homme qui, vengeur ou sauveur, prenne en main notre cause et nous sauve.

Attila ou Napoléon s'appellent, dans les décrets de la divine sagesse : Providence de Dieu.



— Le Danube. — Giurgevo. —
Le Steppe.

Il y a presque au bout du Danube, et comme une halte entre l'Occident et l'Orient, un pays dont l'écho de la politique a bien souvent répété le nom depuis un

an, que je veux essayer de faire connaître. C'est la principauté de Valachie, pays de contrastes qui a le privilége bien rare aujourd'hui d'avoir conservé intacte sa physionomie particulière, au milieu même du développement de la civilisation, et à qui n'a manqué qu'un historien, un peintre ou un poète, pour le classer parmi ces contrées que l'imagination rêve et que visitent les oisifs.

Depuis Vienne, le Danube, fleuve historique dans le passé et dans l'avenir, déploie ses ondulations au milieu d'une nature variée. Jusqu'à Pesth les villes bruyantes, manufacturières, politiques se mirent dans ses ondes. C'est Presbourg

où les Empereurs vont chercher leur couronne qui a pour base trois royaumes. Bude la vigilante, qui porte le panache guerrier du haut de sa citadelle au-dessus de la tête de son élégante jumelle, Pesth. Après cette capitale la Hongrie change d'aspect; sa couche de civilisation se fond sous l'envahissement de la nature rude et sauvage. Les villes s'éloignent, les villages se dispersent, quelques clochers pointent au milieu des arbres comme des signaux d'espérance, et s'effacent dans les masses de verdure qui offrent des perspectives pareilles à une mer sans limite. Des figures de paysans d'un beau galbe se dressent comme les Faunes, divinités des eaux, au milieu des

algues effilées. Les bestiaux aux formes gigantesques, leur richesse et leur luxe, broutent sur ces rives solitaires où la vapeur laisse en passant des tourbillons de fumée. Nuages qui parlent d'un monde retentissant sans que la curiosité de ces peuples silencieux se mette en émoi.

Après Comorn vient Naisatz, noircie, ébréchée par le canon. Les clochers sont décoiffés, les maisons découronnées de leurs étages supérieurs. C'est un amas de jeunes ruines qui appartiennent désormais à l'histoire; cette ville insignifiante y a gagné un cachet de beauté antique que les siècles, plus lents à dévaster

que les hommes, attachent au front de quelques cités.

Les plaines boisées de la Hongrie se fondent dans l'horizon comme s'éloigne le second plan d'un tableau. Les moulins à eau, villes flottantes qui peuplent le Danube, rapprochés les uns des autres avec des intentions de bon voisinage disparaissent à leur tour comme engloutis par le flot.

Les montagnes de la Servie commencent leur ascension d'abord en simples collines avec cette gradation de l'harmonieuse nature qui a horreur des soubre-

sauts, fraîches et vertes comme des prairies anglaises, boisées et solitaires.

Le sentiment se partage entre le plaisir que cause une riante campagne et la grandeur que le silence et l'isolement font naître.

La trace de l'homme ne paraît nulle part; on dirait que cette page majestueuse vient de tomber du livre de la création.

Belgrade et Semlin, les deux rivales, chantées par Victor Hugo se regardent en face des deux rives opposées du Danube; l'une avec sa croix, l'autre du haut

de ses minarets, aiguilles d'argent qui semblent encenser le soleil; ce sont deux ennemies qui tendent à se fondre sous le niveau de la civilisation universelle. Deux mondes séparés par quelques brassées d'eau, deux races pour qui rien n'est pareil, ni les devoirs de la vie ni les espérances du ciel, qui marchant chacune dans sa route vers l'avenir se toucheront à ce point de la science où s'effacent les préjugés et les haines de castes.

La vapeur sera l'agent de fraternité entre les hommes.

Le Danube se resserre presque à l'égal

d'un ruisseau; on pourrait se donner la main d'une montagne à l'autre, de la rive turque à la rive chrétienne.

C'est à chaque instant une beauté nouvelle; tantôt on se croirait emprisonné dans une crique ou bien aux limites du monde, tantôt la route se déroule avec une magnificence splendide; le bateau tourne, retourne comme un cheval qui obéit à l'éperon.

Il y a des passages étroits pareils aux petits sentiers des campagnes, la végétation laisse tomber des pampres qui trempent dans les eaux leurs feuilles d'un vert mêlé de rouge. L'eau bouil-

lonne sur les rochers hérissés, le timonier sonde les écueils, l'admiration mêlée d'un certain effroi attire les passagers sur le pont; ce sont les Portes de fer. Enfin une nappe d'eau miroitante envahit l'espace et une arche brisée comme un colosse renversé se dresse à l'une des rives, c'est le pont de Trajan. Le vieux monde a retenu ce nom, et ce rèste d'arche au dur ciment est comme la carte de visite des peuples héroïques qui fondèrent la colonie romaine appelée aujourd'hui Valachie.

Giurgevo est le premier port Valaque qui borde la rive, et le bateau qui continue sa route jusqu'à la mer Noire

n'a plus à saluer son fort détruit dans la dernière guerre, entre les Russes et les Turcs, en 1829.

Ce n'est aujourd'hui qu'une petite ville où quelques blanches maisons entourées de jardins renferment une population livrée au *far-niente* du tchibouk. La place Carrée n'a de remarquable que son horloge, nichée dans une tourelle pointue, qui compte les heures oisives des habitants. Giurgevo sert de halte aux marchands qui font expédier leurs marchandises. Le voyageur de loisir ou le Boyard qui revient dans son pays après une tournée à l'étranger, s'empresse de quitter un lieu qui n'offre aucune des ressources de la

vie de voyage. Il n'y a pas d'hôtel; et là, comme dans tout l'intérieur du pays, on est obligé de recourir à l'hospitalité des familles de fonctionnaire ou de petite noblesse, qui mettent la plus grande cordialité à vous offrir leurs maisons et leur table.

Le voisinage de l'Orient se fait sentir à cette hospitalité exercée d'une manière si simple qu'on peut croire que les Valaques ignorent que c'est une vertu devenue bien rare dans les pays d'extrême civilisation.

Dès que le visiteur a mis le pied dans la maison, le propriétaire est chargé de

son bonheur, comme dit Brillat-Savarin de gourmande mémoire.

Il est un usage qu'on retrouve partout, dans la chaumière comme dans le palais, celui de la *doultchaz*, lisez « confiture ». On vous apporte un plateau couvert de pots de confitures de diverses espèces inconnues au goût français, mais à la bonté desquelles il est vite habitué, et de verres d'eau très froide. C'est une espèce de bonjour en action : on prend une cuillerée de confiture et on boit un verre d'eau.

Dans les grandes maisons, la doultchaz est servie avec luxe, l'eau glacée fré-

mit dans des verres d'une dimension au-dessus de l'ordinaire, et les couleurs diverses, le rose de la confiture de feuilles de roses, le blanc de la vanille, le brun du café, à travers le cristal qui les contient, rafraîchissent la vue et donnent le désir de la soif, jouissance qui, voisine de la satisfaction, est très appréciable dans les pays chauds.

De Giurgevo à Bukarest, le steppe étend ses grandes lignes. De loin cette terre sans limites, exhaussée de petits monticules, ressemble à une mer houleuse. L'horizon est d'une profondeur dont nos campagnes cultivées, qui arrêtent la vue, ne peuvent donner l'idée.

Au grand jour, c'est le désert avec son infini. La lumière tombe avec tout son éclat, le ciel au chaud coloris s'unit à la terre sans cette ligne ombreuse qui partout ailleurs les sépare. Au coucher du soleil, l'espace prend une teinte azurée qui lui fait comme un cadre de montagnes. Le crépuscule est rapide, et quand la lune se lève sur ce silence, sur cette immobilité, on dirait le lieu de repos de dix générations. L'âme, pour ainsi dire suspendue, s'apprête aux solennelles émotions.

C'est comme un reflet de la campagne romaine; mais là la grandeur vient des hommes, ici elle vient de Dieu. L'une ra-

conte un passé héroïque, l'autre est comme un mystérieux présage de l'avenir.

Il est impossible que ces plaines immenses que l'incurie de l'homme laisse au hasard, ne soient pas le théâtre d'un de ces jeux de la Providence qui changent la destinée des nations.

La nature, qui est la vie, a horreur de l'inutilité, et elle se féconderait elle-même plutôt que de rester plongée dans cette léthargie sans avenir.

L'interminable question d'Orient se dénouera peut-être sur ce grand champ de bataille qui n'attend pour produire

que d'être vivifié par le sang humain, engrais du sol et de la pensée.

En attendant, le steppe est, comme Rome et Palmyre, à l'état de ces beautés poétiques que nul ne peut définir parce que chaque imagination les voit à sa manière, et que là où tout relève de l'impression de l'individu la vérité absolue ne saurait être formulée.

La route, formée du passage des voitures et des piétons, coupe de pauvres hameaux, huttes de terre à peine au-dessus du sol qui se fondent dans la teinte générale.

Des puits isolés lèvent leurs grands

bras qui tranchent la perspective, comme des potences gigantesques, et servent de perchoirs aux cigognes.

Quand une voiture de poste arrive, les grelots des chevaux, les cris sauvages et mélancoliques des postillons effarouchent un peu l'animal, qui ne s'envole pas néanmoins, sachant bien que ce n'est là qu'un accident.

Toutes les migrations barbares qui depuis le commencement du monde ont passé par là y ont laissé, comme des jalons, les ossemens de leurs pères. Ce sont des tumulus surmontés de grossières croix de bois couvertes d'une espèce

d'auvent qui les préserve de la pluie et de la dissolution. Ces sépultures primitives que la superstition a respectées sont, avec quelques ruines sans indication directe, les seules traces d'un passé qui est comme le poëme épique des nations.

Le peuple qui saisit volontiers la poésie qui parle à ses yeux, a imité ces croix antiques pour décorer les tombes de ses morts, et comme il n'y a pas de cimetières, la campagne est peuplée de ce signe religieux. Les oiseaux y trouvent dans les chaleurs quelques gouttes d'eau arrêtées dans une cavité de l'architecture, citerne de la Providence, et le passant y puise une pensée religieuse.

Je crois que peu d'esprits sérieux résistent à la volupté du silence. Le bruit des hommes, qui plaît au début de la vie parce qu'il répond à l'impatience de mouvement de la jeunesse qui croit ce que disent toutes ces voix, est une fatigue extrême pour l'être qui a vécu. Chaque son est comme l'écho d'une douleur.

Vous avez cette science cruelle qui distingue une note fausse dans un concert harmonieux.

Le visage que Dieu vous avait donné pour miroir, et dont l'homme a fait un masque, n'a plus pour vous de secrets; et le monde, qui n'a que des illusions à don-

ner, ne peut rien du moment que vous ne vous contentez pas de sa surface.

Le steppe reçoit de cette absence de l'homme toute sa grandeur, et si j'appelle la culture de son sol comme philanthrope, pour le bien-être matériel du pays, je la redoute comme poète, car dans l'aspect de cette nature qui se communique à l'âme pour l'élever il y a bien des consolations et des espérances.



Vue extérieure de la capitale.

Bukarest est une ville à part, qui ne ressemble à aucune de nos capitales d'Europe, alignées et d'un aspect uniforme qui fait le désespoir de l'artiste. Les

rues, longues et tortueuses comme des ruelles italiennes, se refusent à toutes les lois de l'harmonie. Les maisons y sont jetées au hasard, pêle-mêle, comme les nids dans les bois : elles étalent ici leur opulence au milieu d'une vaste cour qui leur donne l'air seigneurial et isolé d'une maison de campagne. De petites baraques, habitées par le nombreux personnel du service, se dressent à droite et à gauche et trahissent par leurs détails de ménage la bonhomie insouciante du propriétaire. La rue est continuée par des maisons à un et deux étages, sans ordre et sans règle. Des lanternes disséminées à d'assez longs intervalles, l'éclairent le soir.

Des équipages nombreux et brillants, des piétons à la longue robe flottante, des femmes dont le visage est entouré d'un demi-voile de toile comme les femmes de la Bible dans les tableaux de sainteté, les porteurs d'eau à califourchon sur leur tonneau, les jeunes filles tête nue la tresse de leurs cheveux relevée en couronne, parure de la virginité; les Albanais dans leurs costumes aux riches dorures, les Juifs aux longues barbes et aux robes longues donnent à cette capitale une physionomie unique qui étonne et séduit le voyageur.

A vol d'oiseau Bukarest a l'air d'une ville magique, ses toitures presque tou-

tes en fer blanc reluisent au soleil et s'argentent à la lune comme si la neige succédait à une nuée de feu. Les maisons de faubourgs séparées les unes des autres par des jardinets plantés d'arbres sont d'un effet pastoral qui a son charme.

On dirait un parc semé de chalets. La grâce de la nature supplée au manque absolu d'édifices.

Comme chez les maures, rien n'est fait pour la satisfaction extérieure du passant. On voit que la flanerie orientale est toute intérieure.

Les églises qui resplendissent de dorures, dans cette richesse de tabernacle du culte grec, sont d'un goût affreux comme construction. Cependant quelques nouvelles maisons dénotent un grand progrès dans l'architecture.

M. Villacros, un Français qui est établi à Bukarest, contribuera, je l'espère, à l'embellir. On élève un théâtre sur un bon plan.

L'incendie de 1847, qui a consumé une partie de cette immense ville, ouvre un vaste champ au talent moderne.

Le luxe, presque généralement répandu

des équipages, explique sans la justifier l'incurie de l'administration à l'égard du pavage des rues. Boueuses en hiver, remplies de poussière en été, elles défient le courage du piéton et privent la population, de cette promenade des rues si favorable au commerce, par l'exercice de la fantaisie.

La construction de Bukarest est l'enseigne de son état politique. Sans tiers-état, la propreté extérieure qui est le luxe de la bourgeoisie ne vient pas fondre les inégalités et trancher le ton un peu cru du tableau.

Les nobles retirés dans leurs splendi-

des maisons qu'un peu d'architecture ferait décorer du nom de palais, recourent à l'industrie de l'Europe entière pour le développement de leur bien-être, et ne sont pas choqués par l'inharmonie qu'offre un pays sans transitions.

Sans ambition, sans lumière, le peuple en est encore à cet heureux état du prolétariat qui ne voit rien au-dessus d'une certaine aisance de chaque jour, et demande à un travail modéré la satisfaction de jouissances simples. Il ne se donne nulle part moins de peine pour vivre aussi bien. La consommation est à des prix d'une modicité inouïe. L'abondance

et la fertilité de cette terre bénie lui donnent au-delà de ses besoins.

Le paupérisme, cette plaie de l'excessive civilisation, ne vient pas jeter un remords ou du moins un doute au cœur du riche sur la justice de son bonheur. On ne voit guère de mendiants, encore ont-ils une physionomie insoucieuse qui trahit les besoins d'un vice plutôt que ceux du malheur.

Indolent et doux, ce peuple n'offre ni à l'extérieur ni au moral, cette rudesse qui est comme la couche superposée sur les souffrances et les vices des basses classes du reste de l'Europe.

Il n'y a peut-être pas en lui le germe de certains héroïsmes qui effraient un peu les contemporains; mais les sources de l'envie, de la haine, de la jalousie que surexcite la comparaison, n'ont pas encore trouvé de chemin dans ces cœurs primitifs.

La révolution de l'année dernière n'a pas développé un mauvais instinct, pas donné lieu à un crime, ce qui s'explique aussi par la bonhomie des rapports des nobles avec leurs subordonnés. La morgue de caste n'existe pas.

La domesticité est, comme dans tout l'Orient, très douce. C'est un respect ap-

parent et une familiarité réelle, et ce peuple qui n'a ni suffrage universel ni liberté de la presse, bien inutile puisqu'il ne sait pas lire, jouit d'une dignité véritable, car son maître, quand il en a, ne l'écrase pas sous un mépris poli, et il ne subit pas le servage de la misère qui fait bon marché de tous les orgueils.

A Bukarest, le commerce est fait par des Allemands et des Français qui élèvent en peu d'années l'édifice de leur fortune.

La population juive, moins nombreuse qu'en Moldavie, est plus particulièrement

vouée au travail manuel; certaines professions lui sont propres. Ce sont les Juifs qui font les robes des dames, et les plus merveilleux chiffons sortent de ces sales ateliers présidés par un Juif graisseux et barbu en souquenille noire.

La ville de Bukarest, qui s'étend en longueur plus qu'en largeur, est traversée par une rivière appelée Dembovitza, à laquelle un proverbe valaque attribue la vertu contraire au Léthé, fleuve d'oubli. Non-seulement les eaux de la Dembovitza *ne font pas oublier la* patrie, *mais encore* leur saveur est telle que celui qui en a bu ne peut plus s'arracher du territoire qu'elle arrose.

A l'une des extrémités de la ville s'étend une promenade appelée Chaussée, qui a tout à fait le cachet d'une civilisation qui s'en prend d'abord à l'élégance. Sur sa large allée se développe ce luxe de voitures aux livrées éclatantes qui rappellent Londres ou Paris, tandis que la population bigarrée et pittoresque des piétons se répand dans les bosquets qui l'encadrent des deux côtés. Les eaux, les fleurs, les arbres font de cette promenade un lieu de repos charmant. La foule et l'isolement, le bruit et le silence s'y peuvent rencontrer, et quiconque arriverait par cette barrière un beau jour de dimanche, alors que le soleil est dans toute sa splendeur, les femmes dans leurs atours, et que

la musique militaire fait retentir l'air de ses sons éclatants, se croirait aux portes de Naples ou de Milan.

Ce qu'on peut dire en général de cette capitale, qui compte 120,000 âmes, c'est que l'aspect en est pompeux et primitif, et qu'elle tire toute sa valeur étrange des habitans et non des constructions.

Les différens costumes, les visages accentués lui donnent une double signification morale où le présent et l'avenir semblent confondus. C'est toujours un peu de la décoration; le faste s'y remarque plus qu'ailleurs parce qu'on s'attend moins à le rencontrer. Le simple y est

rare; chaque chose a son effet comme dans les tableaux de l'école maniérée, et l'œil du voyageur n'a rien à découvrir, car il saisit tout l'ensemble comme dans une disposition théâtrale.

Lorsque j'arrivai à Bukarest, la révolution venait d'éclater. L'hospodar Bibesco, forcé de donner sa démission, était réfugié, comme toute la noblesse, en Transylvanie, le Coblentz des Principautés.

La ville avait perdu son caractère normal pour revêtir cette livrée de carnaval politique que j'avais trouvée à Vienne, et dont Paris, qui n'en est plus à l'enfance des révolutions et qui est simple comme

la force, n'avait pas donné l'exemple. Les cocardes brillaient à tous les chapeaux, les drapeaux développaient l'arc-en-ciel de leurs couleurs. Il y avait, comme partout, rassemblemens, cris, boutiques closes, promenades nombreuses, enthousiasme soldé en promesses au profit de quelques jeunes gens élèves en révolution qui voulaient appliquer à leur jeune patrie les institutions que la France du XIXe siècle trouvait bien hâtives pour elle-même.

Du reste, je ne prétends pas m'étendre sur cette révolution, ni la juger; elle avait à sa tête un poète à la conviction duquel j'ai cru, parce que l'enthousiasme de la pensée ne s'arrête guère aux obstacles de

la réalité et que le rôle de Lamartine avait de quoi séduire un cœur généreux. Pour les autres, je n'attache pas grande importance aux opinions des jeunes hommes quand je vois les plus sérieux esprits modifiés par le temps et la marche des choses.

Donner des institutions à un pays demande une étude, une conscience, une expérience dont la folle jeunesse n'est que bien rarement susceptible.

Avoir l'esprit dans la tête, c'est toucher à la folie; l'avoir dans le cœur, c'est arriver à l'héroïsme. Mais la pratique des

choses politiques veut une lumière froide qui trouve place entre ces deux excès.

Ce que les révolutions ont de fâcheux, c'est qu'elles sont presque toujours faites par des hommes qui n'ont rien à leur sacrifier et ont tout à leur demander, ce qui les rend au moins suspects d'ambition ou d'égoïsme.

Quand je verrai faire à la patrie de véritables sacrifices, je croirai au patriotisme et n'appellerai pas crime, mais vertu rigoureuse, l'emploi des moyens qui répugnent à mon cœur.

En attendant, j'accuserai au moins

d'imprudence ceux qui font retentir aux oreilles des peuples ces mots sonores de liberté, d'honneur, de patrie, avant d'avoir appris que la vertu est au fond de ces idées et que Dieu, qui pousse les siècles dans la voie du progrès, n'aime pas qu'on veuille le devancer.

M. Golesko, qui représentait la noblesse dans le mouvement et dont l'honorabilité ne fait pas doute, paraît avoir été entraîné au-delà de ses bonnes intentions.



Intérieur des maisons. — Toilette des dames. — Aperçu moral. — Beautés diverses de l'homme du peuple et de l'homme du monde. — Les femmes, leur vie.

Un Français qui arrive à Bukarest se trouve moins éloigné de son pays qu'à Vienne ou à Londres. Le français est généralement parlé par toutes les person-

nes qui font partie du monde, c'est comme un signe apparent d'aristocratie auquel elles se reconnaissent.

La première fois que j'assistai à une soirée valaque, je fus étonnée.

J'avais apporté l'idée de supériorité qui ne nous quitte guère et cette espèce de parti-pris de dédain qui nuit souvent à l'impartialité de notre jugement; car si aucun autre peuple ne fait aussi bon marché de sa nationalité dans son propre pays, il en est peu qui se croie aussi supérieur aux autres.

Les maisons de la noblesse valaque ont

une grandeur qui plaît d'abord; les antichambres remplies de domestiques n'offrent pas la raideur pour ainsi dire officielle des nôtres, on voit bien quelques domestiques endormis, d'autres jouant, d'autres fumant. Le naturel l'emporte et l'homme perce la livrée.

Les salons dix fois grands comme les salons de Paris sont meublés avec élégance sans avoir atteint cette perfection de colifichets qui les fait ressembler chez nous à des magasins de curiosités.

Les tapis et les tentures sont de France, les meubles de Vienne.

5

Les poëles construits en maçonnerie, la plupart en forme de colonnes, ont quelque chose de monumental qui nuit à ce besoin d'intimité dont la cheminée est pour nous l'expression formulée; mais la chaleur insuffisante de cette dernière ne répondrait pas aux nécessités du climat; j'aimerais l'un et l'autre : ces poëles merveilleux de chaleur comme utilité, la cheminée comme gaieté et point de ralliement.

La conversation demande de certaines conditions de bien-être dont le rapprochement est une des premières; il faut entre les esprits le même fluide magnétique, et il est bien difficile de s'entendre

quand on est divisé dans tous les coins de l'appartement.

L'absence de ce point de réunion qui s'est instinctivement fait sentir a donné lieu à l'usage du canapé; mais là, à l'opposé de notre manière d'être qui veut la maîtresse du logis reine à son foyer, ce n'est pas elle qui l'occupe, elle le donne à la personne la plus considérable de la réunion.

Cet hommage à la vanité a été la source de dissensions d'un ordre si élevé que la politique même s'en est mêlée.

On attribue à un conflit de canapé une

opposition sourde qui a ébranlé un trône.

Il y aurait un charmant livre à écrire sur les petites causes et les grands effets; les verres d'eau ne sont pas les seuls à faire des révolutions.

Le canapé si disputé, si envié dans toutes les soirées avait donné l'idée à un amphitryon distingué d'écrire au-dessus du sien : *Aux femmes de quarante ans.*

L'absence de tableaux, de statues et de toute espèce d'objets d'art est ce qui rappelle le plus l'éloignement de la patrie. Le besoin de cette récréation des yeux, de

cette admiration intime de l'esprit n'est pas encore éveillé chez cette nation qui paraît avoir obéi à un reste de sensualisme oriental en s'appropriant si vite toutes les créations du luxe.

Nulle part la toilette des femmes n'est aussi riche et aussi variée. Les modes, qui mettent dix-sept jours à venir de Paris, les font aussi rapidement françaises qu'une bordelaise ou une toulousaine, et elles ont l'avantage de l'élégance.

Je n'ai pas vu d'étrangères portant aussi bien ces modes créées pour les plus gracieuses femmes de l'univers.

L'Anglaise raide et ridicule, l'Italienne éprise du clinquant et de l'éclat des couleurs, l'Espagnole qui n'a jamais pu sacrifier la coquetterie de son pied à la distinction des robes longues se reconnaissent dès qu'on les voit; il est impossible de préciser la qualité d'étrangère d'une Valaque par son costume.

Un peu plus de simplicité et moins de diamants, la différence disparaîtrait entièrement.

Les diamants sont partout sur la poitrine des hommes dans ce noble ordre du Nichan qu'on dirait formé d'un rayon de soleil, dans les cheveux des dames, sur

les mouchoirs qui couvrent la chevelure des Juives comme une couronne antique; je n'en avais jamais autant vu.

A Paris, cet hiver excepté, où chacun paraît avoir mobilisé ses économies, on n'en portait que dans les grandes occasions. Cette année on les avait comme bagages de l'exil; ils sont chez nous une preuve de calamité publique.

Dans les salons valaques on cause peu mais cependant plus qu'à Paris; la connaissance qui existe entre les personnes d'une seule société fait éviter cet isolement si triste dans la société française d'aujourd'hui où il n'est plus de mode

d'être présentés les uns aux autres et où il serait de suprême mauvais ton de parler à sa voisine sans en être connue.

Les hommes n'apportent pas la même obstination à se séparer des femmes, ils s'en rapprochent quelquefois sans se contenter entièrement de cette muette admiration qui leur donne je ne sais quoi de triste, de hargneux plus semblable à l'envie chagrine qu'au désir.

A Bukarest on danse beaucoup, mais l'espèce du danseur y devient rare aussi, et le parti-pris d'une précoce vieillesse gagne les jeunes gens; heureusement on n'y est point encore aussi mélomane.

Les dames valaques sont musiciennes mais elles ont le bon esprit de ne l'être que chez elles et pour elles; quelques-unes ont un beau talent, et sans sortir de ma famille je puis citer la voix de madame Catherine Ghika comme l'une des plus séduisantes que j'aie entendue même au théâtre; sa fille a un talent d'artiste sur le piano, et peu de jeunes parisiennes la pourraient égaler.

Les soirées valaques presque toujours suivies de soupers sont fort brillantes; elles offraient cette année cette particularité de représenter des uniformes qui se rencontrent rarement sur un terrain aussi pacifique, les officiers de l'armée

d'occupation russe, ceux de l'armée d'occupation turque et les Autrichiens et Hongrois que la fortune de la guerre jetait sur cette terre hospitalière à tous et féconde pour tous.

On y entendait toutes les langues à peu près toutes comprises des Valaques qui parlent hommes et femmes le français, l'allemand et le grec moderne si harmonieux dans la bouche des femmes, sans compter la langue valaque qui est un mélange d'italien et de slave, fort doux à entendre et qui s'apprend aisément.

L'éducation, assez superficielle du

reste, est sous ce rapport bien supérieure à la nôtre.

Le Valaque des hautes classes n'a rien à faire pour sa civilisation extérieure, il est homme de goût dans toutes les choses qui frappent les sens et répondent aux besoins de l'imagination.

Ses chevaux sont beaux, sa livrée brillante, sa maison somptueuse, sa toilette recherchée; il lit tout ce que nos romanciers publient, il connaît les opéras italiens, les vaudevilles français, il saisit vite, et son esprit est aussi vif que son corps est indolent. Il est imitatif sans perdre de son originalité et reste lui sous

sa couche française, car c'est surtout à la France qu'il prend sa forme. Son caractère souple se prête merveilleusement à la difficulté de sa position politique, et son insouciance donne peu de prise à ceux qui tentent de mettre sa volonté en jeu.

La civilisation qui lui est d'abord venue des Grecs a développé sa finesse naturelle : il ne résiste pas, il glisse.

Il a une certaine bonhomie qui n'est pas de la franchise, mais qui peut le paraître.

Le génie de l'Orient, c'est la ruse. L'es-

prit français, qui se livre davantage dans la conversation et dans le style, est aisément dupé dans la pratique.

Nos diplomates sont là sur un terrain qui n'a pas son égal au monde, et ils ont affaire à une nation entière de diplomates dont l'étude devient plus difficile à mesure qu'on les connaît davantage, et se résume par une défiance de soi et des autres qui finit par ne plus s'attacher au sens apparent des choses, mais à celui qui se cache; car il y en a toujours un.

Le caractère Valaque est assez formaliste sans atteindre la raideur du Moldave. Les hiérarchies sociales sont fort

observées, et le respect au prince, aux personnes supérieures, se traduit en attitudes soumises qui nous paraissent attenter un peu à la dignité individuelle.

On baise la main du Prince et de la Princesse régnante, et cet hommage assez servile descend jusqu'en bas, des inférieurs aux supérieurs. Les fermiers, les tenanciers, les petits employés, ce monde de protégés que chaque grande famille traîne à la remorque, n'ont pas d'autre manière de vous exprimer leur reconnaissance et leur respect.

Les jeunes gens éleves à l'étranger ont l'esprit moderne; ils ne sont pas de

la force diplomatique de leurs pères qui, dans leur allure paresseuse, en tournant leurs chapelets sans gestes et presque sans paroles, en remontreraient à Machiavel lui-même.

Du reste la physionomie du Valaque, si travaillée que l'ait faite la science, a des éclairs comme un livre entr'ouvert montrant l'âme.

Dans tous ces regards noirs que la jeunesse illumine de passion sensuelle, l'âge mûr loge la malice et un peu de douceur féline.

Le sourire est fin, presque faux; la pa-

role lente en français m'a paru très vive en grec, comme si ce génie particulier un peu asiatique avait besoin de l'auxiliaire de cette langue subtile.

Le peuple Valaque est beau; les hommes sont accentués et d'un aspect énergique amolli par la grâce orientale; mais la beauté est bien différente entre l'homme de la ville et celui des montagnes. Le premier est plus asiatique, le second plus romain. Il a une virilité plus nette, une allure certaine qu'on trouve hésitante chez l'autre; le regard plus droit, moins doux, moins spirituel. L'un est le type sauvage et pur de la nation, le cachet de sa primitive origine; l'autre offre l'image

de ses diverses phases historiques et reste debout comme le triomphe de l'esprit sur les dominations successives de force ou de ruse qu'il a subies.

Les femmes sont jolies et brunes; notre blonde mère Ève n'a laissé là aucune de ses filles. Leurs yeux noirs ont la douceur languissante qui est comme le regard tout entier de l'Orient; mais ce n'est pas la *morbidezza* de l'Italie ni la passion de l'Espagne; il y a plus de gaieté et moins de sérieuses promesses. Le sourcil bien arqué est souvent trop épais et tend à s'unir, ce qui ôte de la noblesse et de la franchise au front. Le haut de la tête est ordinairement plus élégant

que le bas qui pèche souvent par la bouche.

La volupté qui a pour siége le sourire ne s'y rencontre guère.

Les femmes valaques n'ont pas de sourire, leur physionomie est concentrée dans les yeux qui sont d'un très grand éclat.

L'influence féminine est étendue et apparente; mais, comme en Italie, plus sensuelle que spirituelle.

Par leur éducation portée surtout vers les choses gracieuses, par une certaine

indolence d'habitudes, on ne les voit pas, comme en France, occupées des intérêts sérieux de leur pays, s'initier par l'étude rebutante des questions ardues et stériles à la pratique des affaires.

L'absence de vie publique, laquelle n'a sa place que dans les gouvernemens parlementaires, les dispense de ce rôle masculin auquel les Parisiennes ont trop sacrifié de leurs grâces. L'éducation profonde est un besoin du temps qui ne doit rien enlever à la femme de son attrait.

Les femmes des XVIIe et XVIIIe siècles qui dominèrent la société ne savaient ni la chimie, ni la géologie.

Posséder la science est essentiel pour la variété de la vie intime, l'étaler est une maladresse.

La vie d'une dame valaque est oisive. Retirée dans un vaste salon avec quelques femmes de sa suite, à moitié couchée sur un divan, occupée de sa beauté ou de sa toilette, elle laisse écouler les heures sans occupation, presque sans mouvement. Si quelque amie la vient visiter, les petites nouvelles de la dernière soirée font les frais de la conversation.

Dans une société aussi restreinte mille choses créent des tourments ou des sa-

tisfactions auxquelles on dépense toute la chaleur d'esprit dont on est susceptible. Les amours sont des triomphes, les rivalités de belles et bonnes haines, les coquetteries une vengeance.

A Paris, où chaque femme est souveraine chez elle sans inquisition et sans contrôle, on n'a pas l'idée de cette vie de lutte et de brèche qui a le monde pour arène.

On rencontre rarement dans la journée un mari chez sa femme. Les places et le jeu occupent à l'extérieur la vie des hommes à qui manquent les aliments des centres industriels et commerçants.

Le plus souvent chacun va à la promenade de son côté.

Une dame valaque ne marche pas ou marche peu. Promener consiste donc à faire en voiture deux ou trois fois la longueur de la chaussée.

J'allais quelquefois chez une charmante petite femme qui était toujours seule inoccupée et que je supposais, avec mon activité d'imagination, la plus malheureuse du monde; car il y avait pour moi, dans l'aspect tranquille de ce grand salon, dans la langueur de ses beaux yeux, dans la nonchalence de sa parole, une impression de solitude et d'abandon qui la faisait

plaindre et aimer. Cette femme qu'on eût entourée ailleurs, pour sa seule beauté, s'ennuyait bien un peu, mais elle n'avait pas le besoin énergique d'une autre vie; et je ne sais même si elle n'eût pas trouvé trop de fatigue dans la passion pour sa paresse.

Ce contraste de beauté ardente et de moral assoupi n'est pas le côté le moins étrange de cet étrange pays.

Les femmes qui ont été demander leur civilisation à l'Europe ont secoué ce spleen apparent, et je pourrais en citer qui ont une vivacité et un esprit tout français.

Le Prince régnant. — Le Prince Grégoire Ghika, son règne. — La Princesse Marie, sa veuve. — Son salon, Kolentina. — Quelques portraits. — Les Turcs. — Le Sultan. — Bukarest en 1849.

La Valachie, qui a deux millions d'habitants, est sous la suzeraineté de la Sublime Porte et sous la protection de Sa Majesté l'Empereur de Russie, double po-

sition qui a donné lieu à l'occupation du territoire par les armées des deux puissances.

La nation a un gouvernement à elle pris dans son sein.

En temps ordinaire ses princes sont élus par une espèce de chambre des Pairs composée des fonctionnaires et de la noblesse.

En face de la désorganisation apportée par la révolution, les deux souverains ont choisi et nommé l'hospodar actuel, et l'hospodorat qui était à vie a été réduit à un règne de sept années.

La Principauté a été longtemps gouvernée par des princes Phanariottes qui traînaient à leur suite les vices d'une société expirante et ne lui apportaient que les désordres de la civilisation.

Ils entraient là comme en pays conquis et les exactions de toutes sortes qu'ils commettaient leur servaient à élever des fortunes énormes, scandaleuses qu'ils payaient souvent de leur vie.

Ces espèces de proconsuls, pareils à ceux qui parurent dans l'Empire romain à l'aurore de la société chrétienne, ont laissé au sein de la nation une couche

étrangère que le temps n'a pas encore entièrement détruite.

Les peuples s'élèvent ou se corrompent par le gouvernement qu'ils subissent, c'est ce qui fait que le caractère individuel du gouvernant ne saurait être chose indifférente.

Les courtisans des vices engendrent une génération vicieuse qui, perdant le sens du bien et du mal, le sentiment profond de la religion, ne sentent plus leur pauvreté morale et deviennent naïvement corrompus. C'est le dernier degré de la décadence sociale.

Le peuple valaque, qui a un caractère bien distinct de celui de ces oppresseurs, est revenu à sa nature et s'est repris à sa vertu en cessant de subir le joug de ces esclaves tyrans.

Le Prince régnant, le Prince Stirbey, pourra beaucoup pour le développement de la civilisation sociale du pays.

Élégant de manières et d'habitudes, d'une recherche de gentilhomme dans sa personne, il est instruit, sa conversation est facile, il connaît et juge bien notre littérature, et a consacré ses voyages à s'initier au progrès de la science et de l'industrie.

Le temps manque pour qu'on puisse juger ses actes politiques, ce qui n'empêche pas qu'on ne lui fasse déjà de l'opposition; c'est le mauvais côté des royautés électives qui n'engendrent pas l'hérédité.

L'ambition qui est le droit d'une seule famille dans le cas opposé, est dans celui-ci, répartie sur toute une caste d'aspirans, qui ne demandent pas mieux que d'abréger le temps qui les rapproche d'une espérance.

Les deux derniers hospodars sont tombés sous les coups de deux révolutions, l'une parlementaire, l'autre populaire. Le

prince Bibesco, qui était le chef de la première, renversa le prince Alexandre Ghika que le peuple aimait pour sa justice et sa bonté, et fut à son tour repoussé du trône au bout de quatre ans.

Le jeu de la politique a ses revanches. Le prince Grégoire Ghika, mon beau-père, régna avant son frère Alexandre, mais la guerre qui éclata entre la Turquie et la Russie, et l'occupation de la Principauté par les troupes de cette puissance protectrice, le porta à donner sa démission. Il resta dans son pays qu'il avait rempli de ses bienfaits, et sa mémoire est entourée d'une vénération qui ne s'attache pas toujours à la puissance

royale, car le peuple forcé au respect du rang pendant la vie reprend après la mort le droit impartial de juger.

Sa flétrissure ou son apothéose est l'épitaphe des princes.

Le prince Grégoire Ghika fut un prince juste et droit, il se montra humain pour les classes infimes de la société qui ont plus que les autres besoin du cœur de leur souverain.

Dans un temps où le degré de civilisation du pays n'était pas à beaucoup près ce qu'il est aujourd'hui, il s'appliqua à

lui donner les améliorations matérielles appelées par les nécessités urgentes.

C'est à lui qu'on doit le premier pavage des rues, qui jusqu'alors n'avaient été qu'un cloaque impur de boue et d'immondices.

Il fut le juge suprême des différends de son peuple, qui n'eut jamais à se plaindre des décisions qu'il rendait avec une simplicité de cœur qui rappela le roi Saint-Louis faisant la justice à l'ombre d'un arbre, en père de famille plus qu'en chef. Il fut intègre, et pour qui connaît les traditions du gouvernement oriental de cette époque, il y a dans ce mot un

rare éloge qui met le cachet de l'honneur sur le blason du souverain.

Les Ghika ont donné jusqu'à dix princes aux deux principautés. C'est encore un Grégoire Ghika qui règne aujourd'hui en Moldavie.

Il a commencé son règne par un acte de désintéressement dont l'esprit avide du siècle fait un acte de vertu. Il a refusé la somme de 40,000 ducats que le pays paie, à l'élévation de chaque hospodar, pour frais d'installation.

Le prince Grégoire Ghika a laissé cinq fils.

Tout étranger de distinction qui passe quelques jours à Bukarest a visité la terre de Kolentina, majorat de mon mari, où la princesse Marie Ghika passe l'été.

A une demi-lieue de la ville, au milieu d'une plaine immense, la maison s'élève dans un massif de verdure et semble vous appeler de loin comme une promesse de repos.

Un lac bordé d'un jardin anglais dont les eaux limpides font tourner la roue d'un moulin qui est caché au milieu des arbres, comme une décoration rustique, précède la cour principale. Les aigles de la famille déploient au-dessus de la porte

d'entrée leurs ailes qui semblent se reposer de tant d'années de puissance. Les arbres, arrondis comme des orangers, entourent la pelouse circulaire. Derrière vous, la plaine brûlée; autour de vous, les bosquets, les fleurs, les mille senteurs enivrantes de cet Éden; devant vous, la maison à l'air seigneurial et le balcon du haut duquel on regarde arriver les voitures amies.

Les tourelles de l'église, où sont appendues comme les trophées du passé les queues que l'empire d'Orient donnait aux princes valaques. A droite de la maison, la cour de l'église qui est solitaire et muette comme l'antichambre de la prière.

Sous les saules penchés, les acacias en fleurs, le tombeau de pierre du prince Grégoire Ghika resté au milieu de sa famille comme pour la protéger. Le tombeau de l'homme de bien est un enseignement autant qu'une douleur, et c'est une impiété que d'en fuir la vue. L'athée seul a peur de la tombe.

Les glaces des serres miroitent au soleil comme des facettes de pierreries. Une salle à manger monumentale où les jets d'eau jouent au milieu des fleurs dans une grotte pittoresque, leur sert de façade, à travers le parterre en fleurs.

Ces fleurs merveilleuses dont on parle

jusqu'à Constantinople et que l'on dirait écloses sous la main d'une fée, sont en effet l'ouvrage d'une fée. La princesse Marie Ghika, la veuve de l'hospodar Grégoire, est le génie créateur de ce royaume tranquille et beau; c'est sa passion pour les fleurs qui a vaincu les difficultés de l'éloignement, la rigueur hiveraine du climat et fait épanouir autour d'elle ce tapis luxuriant de la nature. Ce goût charmant est comme la révélation de l'esprit dont il émane.

Toute personne qui a reçu l'hospitalité de la princesse Marie en garde un éternel souvenir. Simple comme une véritable grande dame, plus affable que la

politesse seule ne l'exige, on sent que son cœur se mêle comme un parfum à la manifestation de sa bienveillance.

La princesse Marie, qui fut une des plus belles personnes de son temps, n'a rien de la femme âgée, que l'âge. Son teint est pur, ses yeux vifs, ses mains dignes de son rang. Elle a l'esprit si jeune, qu'avec elle les jeunes femmes se sentent à l'aise comme avec une compagne. La perception rapide de cet esprit tient du prodige; il s'assimile les expressions, les usages et les subtilités du temps moderne comme siens.

Elle a le génie social à un point émi-

nent, elle ménage tous les amours-propres, réconcilie les rivalités et sert de centre aux opinions les plus diverses.

Madame Récamier, dont l'esprit conciliant fut sans rival en Europe, peut donner l'idée de la princesse Marie.

Les étrangers se sentent bien chez elle, et ceux qui séjournent à Bukarest finissent par lui consacrer toutes leurs soirées. Elle a un salon, dans un pays où le salon n'a jamais existé. Si ma belle-mère avait vécu dans un siècle d'influence féminine, elle aurait dominé les événemens les plus sérieux.

Les consuls de toutes les puissances se rencontrent chez elle sans se heurter quelles que soient leurs dissidences.

L'hiver dernier, elle avait à la fois Fuad-Effendi, commissaire impérial de l'empire ottoman, le commandant des armées Omar-Pacha, les consuls d'Autriche et de France, les généraux russes, les oppositions les plus marquées, et jamais une boutade politique n'a laissé ces messieurs se séparer sur une rancune.

Il était difficile de rencontrer un petit cercle plus intéressant, et dans un moment où l'Europe entière a les yeux tour-

nés vers ces points inconnus, il ne sera pas sans intérêt de tracer quelques silhouettes des personnages qui ont joué un rôle.

La France du XIXe siècle qui marche si vite en est encore, à l'égard du peuple ottoman, aux janissaires féroces et aux pachas avides, et toute la lumière que les relations diplomatiques ont faite n'a pas entièrement détruit cette défaveur qui nous jeta si maladroitement dans l'échauffourée de Navarin.

M. de Châteaubriand, dans ses mémoires, voue les Turcs aux gémonies avec un

fanatisme de chrétien qui nuit un peu à la finesse de l'homme d'État.

Paris garde le souvenir de Reschid-Pacha. Ses manières européennes, l'aisance de sa diction surprirent et charmèrent. On le prit pour une brillante exception.

La créance générale ici, est que la Turquie manque d'hommes, et c'est un peu la faute de son gouvernement. Les grands postes diplomatiques, qui devraient être la récompense des hauts fonctionnaires ottomans et comme une démonstration de leur valeur intellectuelle sont, depuis quelques années, uni-

quement remplis par des Grecs. A Paris, à Vienne, ce sont des Grecs. Il est difficile que cela passe pour du hasard.

Ainsi la jeunesse ottomane, pour qui le séjour des capitales serait une école de civilisation moderne, perd l'occasion de pénétrer au cœur de la société, d'y apprendre les hommes et les choses plus sûrement que dans les livres.

La souplesse traditionnelle des Grecs se prête merveilleusement sans doute aux chassés-croisés de la diplomatie, mais le gouvernement de la Sublime-Porte expose sa dignité aux yeux des autres peuples, et cette générosité à

pourvoir une race ennemie, ressemble à l'exercice d'une nécessité.

L'empire ottoman a une génération entière d'hommes éclairés qui marchent avec nos idées, et Paris serait étonné des représentans qu'il pourrait lui envoyer.

Je lis dans *les Etrangers à Paris*, à propos de Fuad-Effendi, qu'il est beau et galant auprès des dames. Beau et galant, sans nier ces deux qualités nous ajouterons qu'elles sont comme la reliure d'un livre savant et profond.

Fuad-Effendi qui n'a pas plus de trente-

cinq ans est un homme politique d'une finesse extrême sous un dehors candide et bon; il parle le français du meilleur monde, et aucune des subtilités de l'esprit et de la langue ne le laissent en défaut. Poète dans sa langue il demeure poète dans la nôtre; d'une affabilité qui rappelle la politesse des anciens jours, il triomphe à force de douceur de ses adversaires qui croient l'avoir gagné quand ils n'ont fait que céder à son irrésistible ascendant. Il recherche en effet la société des dames, mais sa galanterie, puisque le mot est imprimé, n'est point l'expression banale d'un désir plus banal encore, mais l'hommage spirituel rendu à un être dont son respect fait une idole; car il est à re-

marquer que ce peuple chez qui tout favorise les penchants sensuels, a réellement plus de poésie dans le cœur que l'on n'en a en France, où le culte purement matériel est banni par la religion et la morale.

Les hommes seraient-ils toujours portés à l'inverse de leurs obligations, et refrénerait-on la brutalité en la permettant?

Dans les pays où l'intelligence de la femme est reconnue, elle est placée entre l'adoration et le mépris; et là, où elle ne saurait être élevée à la dignité de compagne, elle est respectée et protégée.

La liberté soldée en douleurs n'est-elle pas le plus lourd des esclavages?

J'ai souvent entendu discuter par les Ottomans eux-mêmes l'hypothèse de l'affranchissement de la femme auquel du reste elles se montrent plus rebelles que les hommes. Je ne sais si le bien qui en résulterait pour le bonheur moral de la vie ne serait pas balancé par un assez grand mal immédiat.

La transition trop brusque livrerait une génération entière à l'influence du caprice et de l'ignorance. Il faut par le progrès de la civilisation, que la femme atteigne à la hauteur morale de l'homme,

et la lumière ne pénètre que par éclairs dans ces tranquilles gynécées.

Du reste, pour être moins déguisé leur pouvoir intime n'est pas moins grand; elles sont maîtresses absolues dans leurs maisons, elles disposent de la fortune de leur mari, et sortent quand il leur plaît pour les visites et les promenades, sous la transparente responsabilité du voile.

Quant à la polygamie, ce reproche éternel de notre austérité, au sensualisme oriental, elle n'existe guère que chez les Ottomans rebelles au progrès social et comme une habitude puérile du bon vieux temps. La jeunesse se marie à une seule

femme qui a autant de droits que chez nous, et l'adultère s'y montre avec moins d'impudence et de lâcheté.

Enfin la polygamie demandant une assez grande fortune, elle est peut-être moins fréquente que dans ces pays d'extrême civilisation, où l'homme a si bien dépouillé la nature, qu'il accepte le partage de la femme comme condition d'économie.

L'esprit moderne des Ottomans a quelque chose de la vivacité française, ce qu'on appelle le mot, s'y rencontre souvent.

Fuad-Effendi, devant qui l'on s'étonnait que le choléra qui sévissait alors à Paris ne fît pas de victimes parmi les députés de l'extrême gauche répondait : « Le choléra ne va pas sur la montagne. »

Ali-Pacha, le ministre actuel des affaires étrangères, qui unit à beaucoup d'esprit des affaires un charmant esprit courant, disait à un Français en parlant de son amitié pour Fuad-Effendi et Emin-Effendi, l'un et l'autre en voyage : « Nous formons une trinité, qui malheureusement n'est pas indivisible comme la vôtre. »

Leur poésie est presque entièrement

composée d'images, et le poète persan Saadi reste le modèle le plus vrai de cette imagination, qui trouve dans les réalités matière à s'exalter et donne avec légèreté des leçons de pure morale.

Si de l'esprit nous passons au caractère, nous le trouvons d'une extrême affabilité, gai, liant un peu trop peut-être, car la facilité avec laquelle un Ottoman forme des relations d'intimité et la difficulté de les maintenir, lui donne la réputation d'être léger dans ses affections. S'amusant aisément, les plaisirs naïfs lui conviennent encore et les joueurs de gobelets ont un assez grand succès en Orient.

Les Ottomans sont dans leur phase de perfectionnement; ils ont perdu l'âpreté, la rudesse qui en firent les conquérants d'une partie de l'Europe, pour les vertus plus douces des civilisateurs.

Chaque époque de l'histoire des peuples a son caractère distinct.

Le jeune sultan Abdul-Medjid qui suit les traces de son père, verra son nom glorieusement inscrit parmi les réformateurs qui n'employèrent que des moyens humains et dont le sang ne tacha pas la renommée. Il ne s'entoure que d'hommes de génie malgré les cabales de l'ignorance

et de la politique; c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un souverain, qui est bien rarement à lui seul la personnification de son règne.

Napoléon fut grand par lui-même, mais Louis XIV, qui est l'apogée de la grandeur de la France, le fut par les hommes de son siècle qu'il sut habilement employer.

Il y a le génie actif et le génie latent. Comprendre c'est égaler.

On retrouve dans le règne du jeune sultan quelque chose de la grâce et de la

générosité de la jeunesse qui révèle son individualité.

Dans cette question des réfugiés autrichiens, qui a créé tant d'embarras à son gouvernement, le sultan a été admirable de bonté. Il ne leur a pas seulement donné l'hospitalité du sol, mais comme une providence prévoyante, il a pourvu à tous leurs besoins et ils n'ont quitté son empire que comblés de ses dons. Le jeune sultan est magnifique comme un monarque d'Orient, et il résume toutes les traditions de générosité féerique de ses prédécesseurs.

Une des qualités éminentes de la ré-

forme ottomane a été de respecter la religion chrétienne dans les diverses provinces.

L'idée religieuse est la grande force des gouvernements, ils ne peuvent l'affaiblir, même hors de leur culte, sans s'ébranler; elle doit avoir ses limites dans la raison individuelle, jamais dans la raison générale. Les peuples sont si avides de foi, si altérés de croyance, qu'ils vont à l'erreur quand elle vient à leur manquer. Le socialisme, qui est le dernier mot de la décrépitude morale, est cependant un retour de l'esprit à une idée spirituelle après des temps d'incrédulité.

Le général Omer Pacha, commandant des troupes ottomanes dans les Principautés, est un militaire intrépide qui a fait la guerre du Kurdistan avec honneur; une rude guerre, sans quartier, où l'incendie faisait son service comme le boulet, et dont les récits nous laissaient pâles quand il s'extasiait dans son énergie, et se servait de cette molle langue italienne pour raconter cette odyssée.

Omer Pacha qui n'est pas Turc de naissance est plus ottoman que les Ottomans. Il a pris au sérieux toutes les exagérations de luxe et de plaisir qu'on leur attribue. Il a des pipes qui sont une véritable for-

tune, et ses chevaux arabes sont nombreux et magnifiques.

Le général Lüders, commandant des troupes russes, était quelquefois de notre petit cercle.

C'est un homme bienveillant, d'une simplicité qui le fait aimer, gracieux et charmant pour les dames, d'une douceur de manières très remarquable chez un militaire aussi brave.

On peut dire qu'il a consacré son séjour à Bukarest au plaisir de la société, qui lui doit des bals et des soirées dont

la partie féminine gardera longtemps le souvenir et le regret.

Le consul d'Autriche, M. Timoni, qui a passé 16 ans en Valachie, et que son gouvernement vient de rappeler après une année de difficiles travaux, par une de ces ingratitudes dont les gouvernements de tous les pays sont trop susceptibles, est un rare esprit, qui joint à la finesse, à la vivacité de son pays, l'Italie, la prudence que l'on acquiert au service de l'Autriche. M. de Metternich, qui se connaissait en hommes, le protégeait.

Les consuls de France ont leur part

dans le progrès social de la Principauté. Le monde des salons a conservé le souvenir de M. Billecocq qui a importé, le premier, le véritable esprit français, et fait briller pendant un séjour de huit années sa verve intarissable, ses mots heureux, ses spirituels calembourgs, dans toutes les fêtes du pays.

Grand chasseur, il a fait avec M. Timoni des battues fabuleuses ; gai convive, gourmet, il a rendu le dîner une jouissance de l'esprit, et aurait fini par développer ce sensualisme qui est encore inconnu de la nation.

La France républicaine qui change ses

fonctionnaires aussi souvent hélas! qu'elle change elle-même, avait envoyé à Bukarest M. de Ségur, esprit exact, à qui les secrets de mille sciences sont connus, conteur aimable qui jette le mot comme une fusée, caractère vif qui apportait son animation méridionale à notre réunion et prenait avec gaîté les éventualités les plus guerrières du moment.

M. de Ségur fut remplacé par M. Poujade.

La France met de la coquetterie à être bien représentée; M. Poujade est un jeune homme qui a l'esprit si cultivé, qu'on s'étonne que le temps ne lui ait pas manqué

pour apprendre : langues, musique, administration, littérature, rien ne lui est étranger ; et cet acquis, qui le fait supérieur aux hommes de son âge, ne l'empêche pas d'avoir la douceur et la modestie que l'on aime à retrouver chez les jeunes gens, comme une excuse de leur science ou de leur folie.

La vie de Bukarest, l'hiver dernier, était à la fois étrange, animée et tranquille. Le séjour des deux armées lui donnait un mouvement guerrier qui avait un intérêt plus sérieux que les parades ordinaires. On savait que, d'un moment à l'autre, l'une de ces armées serait appelée sur le terrain et on s'amusait, en trêve de la

destinée, comme à la veille d'un danger.

Le général Bem qui occupait la Transylvanie poussait des reconnaissances jusqu'à la frontière moldave. L'imagination populaire répandait de fausses nouvelles qui n'étaient pas sans terreur.

Il écrivait à Fuad-Effendi qu'il viendrait pour Pâques chercher des œufs rouges à Bukarest. Bravade héroïque qui ne laissait pas que de taquiner l'esprit.

L'armée autrichienne refluait comme une rafale poussée par la marche du vainqueur. C'étaient de nouveaux officiers

pour la danse et un appel à la charité, car les pauvres soldats étaient dénués de tout.

Alors les cœurs s'éveillaient. Fuad donnait, au nom du sultan, mille ducats, aumône royale dont il prenait l'initiative, tant il était assuré de la ratification généreuse du souverain.

Le commissaire russe suivait cet exemple.

Le prince Démétre mon beau-frère, caractère chevaleresque et intrépide, organisait la charité parmi les boyards, et les dames jouaient le vaudeville au théâ-

tre sous la direction du consul Kotzebue.

Quand la coquetterie et la vanité sont les agents d'une bonne action, Dieu les excuse et le diable n'y perd rien. L'archet du plaisir se faisait entendre et l'on dansait avec frénésie sur l'Europe en ruines.

Il n'y a que les commotions politiques pour donner à la vie cette sève.

Les troupes russes partirent pour la Transylvanie, et sous les ordres du général Lüders, elles firent une campagne

brillante où quelques-uns de nos gais commensaux perdirent la vie.

Les défilés silencieux des Karpates retentirent du bruit exterminateur du canon, et les échos qui répétaient depuis des siècles le chant sauvage des pasteurs, crurent à la résurrection de Trajan.

Dans le salon de ma belle-mère, doucement éclairé par les lampes voilées, où le bruit expirait sous les épaisses tentures, nous parlions poésie comme en temps de paix.

La vie sociale avait choisi ce dernier refuge.

Fuad lisait ses vers et les traduisait à notre curiosité. Ma jolie nièce Marie, fille du prince Constantin, Grand Ban et président de la Cour de cassation, chantait. Les bonbons et les glaces affluaient. Les consuls racontaient et discutaient. On regardait du côté de la France, non l'horizon brumeux de sa politique, mais le charme et l'esprit perdu de ses salons.

On riait un peu de son forum, beaucoup de ses caricatures, et l'on admirait la bonhomie de ce peuple qui s'offre lui-même en holocauste, à la raillerie de l'univers.

Le plus souvent la politique était oubliée, lorsque tout à coup la porte s'ouvrait sous le pas pressé d'un valet. C'était l'arrivée d'un courrier. La réalité chassait le rêve, et l'orbe sanglant de 1849 se dessinait à l'horizon.



Les Bohémiens ou Zigains. — Les Karpathes. — La Poste en Valachie. — Les Monastères. — Condition du Paysan. — Les Rivières.

Il y a en Valachie une race curieuse, flottante, nomade ou attachée au foyer domestique, qui par son ancienneté éveille l'intérêt du chroniqueur et dont

la beauté séduit l'artiste. Je veux parler des Bohémiens ou Zigains.

D'où viennent ces populations qui se retrouvent partout à l'aurore des sociétés, portant des noms divers, mais dont la langue et le visage trahissent l'ana-ogie.

On les voit en France sous Louis XI, organisés et soumis à un chef, vagabondant pendant des siècles et se perdant dans les professions diverses, ou fuyant le sol à mesure qu'y pénètre la civilisation de la police, occupée à bon droit de ces armées ouvertes à toutes les mauvaises passions.

En Espagne, ce sont les Gitanos, que l'on rencontre encore sur les routes artistement drapés dans des haillons éclatans.

Le Zigain valaque ne le cède à aucun de ses devanciers pour le pittoresque de sa personne. Brun de visage, basané même, ses yeux ardents ont l'éclat fauve du regard africain. Ses dents, qui ressortent avec avantage dans la teinte foncée de la peau, sont d'un blanc azuré admirable. Ces dents et ces yeux sont comme le lampion du visage, ils l'éclairent. Le son de sa voix est d'une douceur extrême.

Cette race a du sourire ce qui dénote l'esprit.

Le Zigain est en effet d'une adresse remarquable et, n'était son excessive paresse, il pourrait aisément perfectionner sa position. C'est une nation artiste qui a les défauts des peuples, chez qui l'imagination a envahi le sens raisonnable.

Les Zigains sont tous, ou à peu près, naturellement musiciens. Ils forment des bandes de ménétriers qui font danser, pour une modique rétribution, le peuple valaque.

Il y en a beaucoup qui pincent de la guitare, les autres instrumens qu'ils emploient ressemblent au luth et à la musette de nos montagnes.

Leur musique, qui n'est pas notée, est une tradition conservée vivante d'une génération à l'autre, ou une invention de l'individu.

C'est le plus souvent un rhythme lent, mélancolique, d'un effet de rêverie irrésistible, entendu de loin.

Ils apprennent aisément et exécutent bien la musique de nos compositeurs, mais je préfère beaucoup celle qui leur est propre. Cette bande de musiciens porte le nom de la *Outari*. Je me suis arrêtée souvent à les entendre par ces belles soirées du chaud été de l'Orient. Ces sons bizarres éveillaient en moi tous les sou-

venirs et tous les regrets de la patrie, quoique nouveaux pour mon oreille et mon cœur. C'est que l'émotion prend toujours le caractère de la pensée intime, et fait volontiers des anachronismes de sentiment.

Un soir, en revenant de la ville, je me trouvai tout d'un coup en face d'une hutte de terre qu'un berceau de feuillage à moitié séché entourait. Des hommes et des femmes dansaient une ronde en poussant des cris, et trois ou quatre Zigains, aux figures de bronze, jouaient sans relâche un air des plus monotones, où perçaient de petites notes criardes comme une crecelle. C'était le sujet d'un ravissant ta-

bleau, et la nuit me surprit dans mon étonnement admiratif.

Il y a des Zigains, attachés à la domesticité des grandes maisons, qui portent le titre d'esclaves, mais ils sont presque tous libres et rétribués, le gouvernement les rachète, et les Valaques peuvent aisément se laver de cette honte d'avoir des esclaves.

D'autres sont nomades, ils parcourent les foires et les marchés en montrant des ours dressés à mille tours ingénieux.

On les rencontre sur les chemins en troupes nombreuses ; les femmes portent

sur le dos leurs nourrissons. Les petits enfans à demi, et le plus souvent entièrement nus, gambadent en avant. Les hommes couverts d'un manteau brun troué, la poitrine découverte, ferment la marche, et un cheval étique est chargé du bagage de la famille.

Ces voyageurs pédestres campent au milieu des champs à l'heure de la grande chaleur; la nuit ils s'étendent autour d'un feu de branches sèches qui jette des lueurs sinistres dans l'obscurité.

Assez enclins au vol, ils ne troublent en rien cependant la sécurité du voya-

geur et peu de routes sont aussi sûres que celles de la Valachie.

La fougue de leur sang ne se réveille que dans les occasions où l'une de leurs passions dominantes est en jeu, la jalousie. Alors ce caractère de douceur languissante qu'ils doivent à des siècles de souffrance, disparaît, et il se passe entre eux de véritables drames. L'ivresse les livre à la colère, et il est rare qu'elle ne donne pas lieu à de véritables rixes.

J'ai vu des femmes batailler avec leurs propres enfans, dont elles se servaient en manière de massue, sans leur faire beaucoup de mal, il faut croire, car les senti-

mens de famille sont très développés chez elles.

On dirait qu'ils veulent oublier dans leur affection le sentiment de leur infortune. Ils s'adorent un peu, comme les classes vulgaires de tous les pays, à coups de poing, mais là les coups sont en proportion de la tendresse et vont quelquefois jusqu'au couteau.

Cette race de parias, qui n'a ni patrie, ni maisons, ni temples pour prier, qui suit la religion du pays où le hasard la conduit mêlée de superstitions qui rappellent le paganisme, et qui s'adresse à Dieu par cet instinct qui courbe le front

du riche comme celui du pauvre, est pour la nation valaque un objet d'opprobre et de mépris.

Est-ce l'effet de ses vices ou une condition de son infortune? Il y a peut-être eu de ce double sentiment à l'aurore des classemens sociaux, mais la génération moderne obéit à une habitude traditionnelle que ne saurait partager l'étranger, et dont il s'afflige. La régénération morale d'une race pourvue d'intelligence, a de quoi tenter les esprits sérieux qui ne peuvent accepter le mal comme condition nécessaire de certaines organisations, et qui pensent que le bien-être peut opérer une transformation miraculeuse.

La misère déprave.

Demander à celui qui ne possède rien le respect de la possession, l'amour du travail, quand ce travail est un labeur et non la source des jouissances, c'est oublier que la vertu humaine s'appuie toujours sur l'égoïsme.

Pendant la révolution, les Zigains proclamés libres, n'ont pas commis d'actes répréhensibles ; ils ont profité, pour la satisfaction de leur paresse, de ces jours de trêve, et quand l'ordre a été rétabli ils ont repris sans murmure leur condition première. Cela ne dénote-t-il pas l'absence d'instincts haineux, et ne doit-on pas

tenir compte aux hommes de leurs actes, même quand ils émanent d'un défaut de courage ?

Les propriétés des boyards sont d'une immense étendue; on en évalue la valeur par le nombre des paysans qui s'élève parfois à sept cents familles.

L'été dernier, je parcourais une de nos terres en poste, et il ne me fallut pas moins de quatre heures.

Le paysan ne subit pas l'infime condition de serf et n'est pas rivé à la glèbe par l'oppression. Il paie une redevance annuelle de douze à quinze francs pour lui

et ses bestiaux ; on lui demande environ vingt-quatre jours de travail gratuit. C'est le seul point de féodalité matérielle qu'il ait à subir. Ces droits acquittés, il dispose de son temps à son gré et à son profit.

On lui donne pour son revenu et la nourriture de ses bestiaux le terrain qu'il réclame, le propriétaire lui fait construire une maison qu'il peut quitter pour aller s'établir sur une autre terre, à sa convenance, en prévenant trois mois à l'avance. Quand il veut augmenter ses revenus en grains ou en troupeaux, il demande une plus grande portion de terrain qu'on lui accorde toujours pour une minime

location. Mais il est rare que le désir du bien-être ou de la possession le porte à se charger d'un travail qui dépasse ses besoins.

Son existence n'est donc point si inférieure à celle du reste des paysans, qu'ont bien voulu le dire des philanthropes à la surface, qui font à leurs ambitions un marchepied des misères du peuple.

Le paysan valaque travaille bien moins que le bouvier gascon, qui, levé à l'aurore et courbé sur la charrue tant que le soleil l'éclaire, partage avec le maître le revenu des grains dont il a fourni la se-

10.

mence, à qui appartiennent les instrumens aratoires, et qui doit, en entrant, donner moitié du prix auquel sont estimées les vaches.

Les troupeaux sont très nombreux en Valachie, et les fermiers ont plus de profit à laisser les terres en jachères qu'à les cultiver. Les montagnards descendent dans la plaine et louent pour le pacage des prairies entières.

Les Transylvains, privés d'herbes, viennent aussi demander aux steppes la nourriture de leurs vaches.

Pendant ce temps, la terre cultivée, à peine grattée par des charrues bien inférieures aux nôtres, rapporte cinquante fois la valeur du grain qui lui a été confié, et ces mers d'épis ondulent au soleil parmi les bleuets et les coquelicots. Les champs servent d'asile à de nombreux gibier que les lois de la chasse ne protègent pas. La perdrix y fait en sûreté son nid, cependant, la caille s'y pelotonne et cache ses jeux. La garde nationale n'a pas armé le paysan, qui passe inoffensif à côté de ces créatures charmantes, que notre sensualisme a dévouées à l'assassinat.

A l'Automne, le blé de Turquie, nour-

riture habituelle du paysan qui en fait une bouillie appelée *mamaliga*, élève ses lances dorées à hauteur d'homme et la pastèque, couchée à ses pieds, mûrit aux rayons ardens qui glissent dans les sillons. C'est un des fruits abondans et exquis de cette terre généreuse, que l'incurie de ses possesseurs abandonne, pour ainsi dire, à la seule nature.

L'absence de ces petits propriétaires, journaliers et paysans, dont le but unique est de s'agrandir, enlève à l'aspect général cet air habité, si remarquable en France et surtout en Belgique, pays qui caresse l'œil.

De grands espaces demeurent sans culture, On ne trouve pas les jardinets coupés de haies fleuries, les bandes, vertes ou brunes, travaillées avec cet amour qui les fait semblables à un parterre.

Les vingt lieues qui composent une terre se continuent, sans l'interruption de la haie. Pas de prairies artificielles, Les bois succèdent à la plaine, la coupent, l'interrompent; puis un lac solitaire qui dort dans un vallon présente tout à coup ses eaux tranquilles. L'oiseau pêcheur décrit au-dessus sa courbe de plongeur. Les cigognes passent dans la nue avec de grands cris. Les grues, posées sur une patte, regardent d'un œil éteint et stu-

pide, et dans les champs déserts; l'outarde, sans défiance, laisse approcher le Kérouza qui lui dérobe la mort.

C'est un oiseau plus grand qu'une dinde, que la vue de l'homme effarouche et qui est très difficile à tuer. Le chasseur se blottit dans une charrette à quatre roues couverte, à plat ventre, son fusil armé. Conduite par un paysan, dont l'outarde n'a pas défiance, la voiture s'approche en décrivant des cercles qui vont en se rétrécissant jusqu'à ce que la distance permette à l'arme de porter; alors le coup part, et le bel oiseau est atteint sans voir la main homicide, comme par le destin.

Les forêts vierges de la Valachie servent de repaire au chat sauvage, l'ours se blottit dans les montagnes. Il donne lieu à des chasses très intéressantes, où le danger exalte le plaisir jusqu'à l'héroïsme, mais qui me sont un trop grand sujet d'effroi, pour que je me montre charmée du côté aventureux qui séduit de plus braves.

Les lièvres, les coqs de bruyère, les cailles offrent des chasses plus agréables, dont j'apprécie davantage le produit.

Les rivières, que l'on retrouve partout dans ce pays prédestiné à une civilisation facile, donnent en abondance le poisson

d'eau-douce, qui ne dédommage pas de l'absence complète de marée.

La Dembovitza coupe Bukarest en deux parties, comme un ruban d'argent.

L'Olto sépare la petite Valachie de la grande, et la Pracova décrit dans les Karpathes les sinuosités de son naturel capricieux et vagabond. On la passe à gué dans la belle saison et je l'ai traversée un nombre de fois infini. Elle a des murmures enchanteurs à travers les vertes vallées, qui se changent en sons rauques et terribles à de certains endroits où la disposition du roc forme

des écluses naturelles. Souvent alors elle m'a rappelé le Gave de mes Pyrénées, et je me suis arrêtée à l'écouter, comme une voix d'ami qui rappelle le passé.

Remonter la vie, c'est le voyage éternel des âmes mélancoliques altérées d'un bonheur pareil à leur rêve, qui ne trouvant que la décevante réalité, le méconnaissent et jettent en arrière un regard de regret.

Les rivières dont la Principauté est sillonnée, sont des voies ouvertes à l'industrie, qui viendra tôt ou tard employer ses richesses.

Un jour les chemins de fer relieront au Danube l'intérieur du pays, et ce grand débouché jettera sur le marché de l'Europe, les grains, les toiles, les bois de construction, les minéraux qui sont aujourd'hui cachés dans les entrailles de cette terre volcanique.

La chaîne des Karpathes, qui sépare en deux la petite Valachie de la Valachie proprement dite, se fond au cœur du pays. L'apparition du choléra nous en chassa tous dans l'été de 1848. Ce fut donc par les belles journées du mois de juin que je traversai une partie de la Principauté.

Ma voiture était attelée de huit che-

vaux, quelquefois dix, liés ensemble avec des cordes qui se rompaient bien souvent, ce qui ne nuisait en rien à la rapidité extraordinaire de la marche.

La poste valaque est une merveille qui rivalise avec la vapeur, et fait honte au reste de l'Europe.

La poste allemande dort, la poste française sommeille, la poste valaque vole.

Les chevaux abandonnés au milieu des champs à des paturages de hasard, maigres et de petite taille, mais dont l'œil ardent trahit l'origine turque, ne sont pas

plus tôt attelés de la manière naïve que j'ai dite, que secondés par les cris des postillons ils franchissent l'espace comme l'éclair; cette rapidité est une jouissance mêlée d'effroi. Les routes sont abandonnées à la nature; montueuses, raboteuses, semées de cailloux, elles offrent l'image affaiblie du chaos.

Il y a des ponts construits avec des fagots, dont le passage fait osciller la voiture comme un navire soulevé par la vague. Vous êtes toujours sur le point de verser, et cela n'arrive jamais.

S'agit-il de descendre une montagne, sans se préoccuper du sabot, votre pos-

tillon qui est presque toujours sur le devant, un enfant, vous conduit en bas sain et sauf.

Faut-il la monter, un domestique soutient la voiture d'un côté, et les chevaux lancés au triple galop, excités par des cris plus perçants, arrivent au sommet.

Ces postillons coiffés d'un bonnet de peau, en chemise flottante, la taille serrée par une ceinture de cuir, les pantalons de laine blanche, brodés de couleurs avec leur surtout de peau de mouton contre la pluie, sont un des types pittoresques de ce pays si pittoresque.

Quand la nuit descendait sur l'amphithéâtre de sapins de la montagne, que le vent jetait dans le feuillage ce frissonnement semblable à la voix mystérieuse d'un monde inconnu, que l'odeur des mélèzes remplissait l'espace de son âcre parfum, ces cris inintelligibles des postillons éveillaient dans l'âme une terreur superstitieuse.

L'horizon borné par l'enlacement des montagnes ne laissait entrevoir que le chemin suivi; autour de soi les ombres de la forêt avec les formes fantastiques qu'elles empruntent à la nuit. Çà et là un arbre décharné comme un squelette, un autre brisé par la foudre étendant ses

branches dépouillées comme des bras que la douleur crispe, d'autres renversés gisant au bord du torrent, pont naturel qui sert de passage aux paysans.

Le silence de la nuit plus rempli de vie et de sève que les jours, est peuplé de bruits que l'oreille perçoit sans les définir.

Dans cette virginale nature, on sent comme l'enfantement de l'existence et il semble que toute cette grandeur se retrempe aux sources éternelles de la création. La route étroite, roule des avalanches de pierres qui se perdent en bas, dans

le lit de quelque rivière que l'on passe à gué.

Si la lune se lève au-dessus de ces ondes bouillonnantes, entre cette double haie de sapins surmontés d'un feston de crêtes, c'est un spectacle sublime que la pensée grandit, car elle monte à Dieu; dire la grandeur, la solitude et la grâce de ces montagnes est chose impossible, le peintre a besoin de son sang-froid que le poète perd sous la puissance de l'impression.

A cette heure lointaine, sous ce ciel attristé de l'hiver de ma patrie, j'embrasse

de l'œil de la pensée ce sublime paysage, et j'en suis comme oppressée.

Je vois le bouleau élancé dont le feuillage miroite au déclin du jour, les arbres centenaires foudroyés et renversés qui servirent de siége à des générations de conquérants et sur lesquels je me suis reposée de l'admiration dans le rêve, les fleurs épanouies ou cachées qui se trahissent par leurs parfums, les plantes aromatiques aux senteurs âcres dont les cheveux et les vêtements s'imprègnent, les sapinières étagées, les routes raboteuses et humides, les ronces vives, les fraises qui montrent leurs petites têtes comme des jeunes filles curieuses.

O nature, source de joie et de douleur profonde, quelle âme peut te comprendre sans te regretter? tu exaltes tout ce qu'il y a de vraiment divin dans l'humanité, tu guéris les plaies qu'elle nous a faites, par un mélange de mépris et d'amour, dont on revient consolé et meilleur.

On chercherait en vain dans ces montagnes les châlets sculptés de la Suisse, jouets d'enfants, qui donnent l'idée d'un peuple naïf et heureux. Les hommes n'en ont point envahi la plus grande partie : on les rencontre à d'assez grandes distances réunis dans de charmants villages qui ne forment pas comme les nôtres une seule rue; chaque

maison est cachée dans un coin, abritée par la montagne, perdue dans une anfractuosité, voilée d'arbres, couronnée d'ombre.

L'église en bois est bariolée de peintures vives qui racontent une page de l'Evangile; on dirait le lieu même de la scène, tant il y a harmonie entre ces touchantes traditions et cette jeune nature.

Les plaines un peu brûlées de la Valachie sont le cadre d'or de ce frais tableau. Le vert y trouve tous les tons depuis la teinte noirâtre du sapin jusqu'à la verdure des prairies anglaises.

Les troupeaux nombreux paissent en liberté et les sons de leur clochette disent l'angelus du soir à tous les échos.

Les habitants de ces contrées ont la beauté calme qui dénote l'absence des mauvaises passions, leur taille élancée et vigoureuse est l'expression de la force et de la grâce, tandis que le paysan de la plaine courbé sur sa charrue, le front vers la terre, donne l'idée d'une vie misérable et d'un rude labeur; le montagnard a je ne sais quoi de léger, comme s'il avait des ailes, et son œil habitué à contempler les hauteurs est fier, et ne saurait se baisser devant son semblable.

Cette différence se retrouve dans tous les pays.

A mesure qu'on s'éloigne des hommes pour se rapprocher de l'infini, les mesquineries de l'humanité s'effacent, et la beauté extérieure emprunte à la pureté de l'âme une dignité qui frappe l'observateur.

Les femmes des Karpathes sont aussi plus belles que dans tout le reste de la Valachie. Leur teint préservé des ardeurs du soleil par ce grand rideau de velours est moins bronzé; elles ont un costume charmant qui rappelle Rachel et toutes les poétiques beautés de la Bible; c'est un

jupon sans pli, ouvert des deux côtés, qui serre et dessine les formes, il est bariolé de couleurs en rayures, une chemise arrêtée autour du cou comme les robes des madones de Raphael, brodée de rouge ou de bleu laisse leur taille en liberté et indique, sans la montrer, la beauté du corsage.

Pudiques comme l'amour, voluptueuses comme la passion, elles jettent sur leur tête une espèce de voile de toile blanche également brodé, à la manière antique, que les jeunes filles remplacent par une couronne de sequins, leur dot; la sandale est leur chaussure.

Il me souvient d'avoir rencontré au fond d'un de ces villages une perle de grâce poétique et chaste comme toute beauté de vingt ans; elle vint à ma voiture m'offrir un bouquet de roses sauvages, et tandis qu'elle me souriait avec admiration, je l'admirais à mon tour, elle me sentait étrangère à son pays et se mettait pour moi en frais de coquetterie naïve.

Quelle femme au fond des forêts vierges ignore qu'elle est belle!

Il y a dans la possession de la beauté une fièvre intérieure qui amollit toutes

les aspérités de l'âme, et incline à l'amour comme à l'instinct d'une destinée qu'il faut accomplir. Comme les brises du soir se lèvent sur la nature assoupie pour lui donner une fraîcheur nouvelle, le cœur d'une femme qui est belle a des élans de tendresse, des exagérations de sensibilité qui lui révèlent l'amour, avant que la forme à laquelle elle attachera son adoration ne lui soit apparue.

Ma vierge de la montagne m'apporta des fleurs et des fruits de son jardin qu'elle dépouillait inhumainement dans son ardeur de payer mon admiration; je

lui donnai quelques monnaies, offrande moins gracieuse qui faisait ombre au tableau et qu'elle regardait avec le bonheur de la possession et l'avidité de la coquetterie; elle aura ajouté un galon à sa parure, et le souvenir de la voyageuse l'aura arrêtée pensive tout un instant au détour de la route.

Douces existences cachées comme la violette au fond des bois, chez qui rien ne remue quand le hasard les met en face d'une autre destinée, qui ne se demandent pas où vont ces voyageurs impatients qui traversent leur village à grand bruit, et se perdent dans un tourbillon de poussière.

Pour elles la vie est la journée qui passe, la saison qui s'écoule et leurs rêves inquiets, ne dévorent pas le présent pour arriver à la tombe, après avoir poursuivi vainement tous les autres buts.

Braza, la terre d'un de mes beaux-frères, le prince Charles, fut une de mes haltes; elle est située dans une espèce de demi-gorge que des montagnes entourent de tous les côtés.

Le seul reproche qu'on puisse lui faire c'est de manquer d'horizon; mais là les jardins ombreux et la fraîcheur des eaux vous en dédommagent.

C'est au milieu de cette solitude que je lus la relation des journées de Juin. Ces scènes affreuses et sublimes d'un peuple en démence, formaient une opposition si étrange avec le calme qui m'entourait, que ma raison ne pouvait les admettre.

J'aimais surtout une vallée étroite bordée d'une eau courante; on y arrivait par un sentier incliné, planté de vieux châtaigniers. Bernardin de Saint-Pierre n'a rien rêvé de plus charmant pour sa chaste héroïne; j'y lisais les sanglantes batailles de la rue, ces vengeances fratricides, ces gloires dont on a remords. Vous étiez bien loin de moi, passions aveugles de la politique, ambitions criminelles, fanatisme de noms

et d'idées; je vous mesurais à la taille de cette splendide nature qui suffit au bonheur et à l'admiration de l'homme, et je vous trouvais vides comme le néant, fétides comme cette moisson de cadavres que vous faisiez à l'heure dorée de la saison.

O ma patrie, j'ai pleuré sur toi, je t'aimais avec le cœur de l'exilé, et mes yeux qui n'avaient vu que ta splendeur se détournaient de tes ruines. Patrie aveugle, qui se sert des bras de ses fils pour se déchirer le sein!

Les journées de Juin furent une des grandes douleurs muettes de cette épo-

que de ma vie; on souffre à être abaissé aux yeux de l'étranger qui se réjouit toujours un peu de la chute d'une grande nation.

L'architecture si rare en Valachie s'est réfugiée toute entière dans les couvents qui peuplent ses montagnes et servent d'asile au voyageur. Définir l'ordre auquel elle appartient est presque impossible. Ceux que j'ai vus étaient un mélange de gothique dans la forme et d'oriental dans les enjolivements qui leur ôtaient leur caractère absolu.

Les églises sont plus riches encore que dans les villes, et leur effet est pour ainsi

dire plus religieux. A quoi cela tient-il? Au silence qui s'unit si bien à la prière; à tout ce que l'imagination prête de mystère et de recueillement à la vie monastique.

J'ignore si la règle est aussi sévère que dans notre religion, mais je n'ai vu que des visages placides qui ne conservaient pas les traces de la macération et du regret.

Le culte grec professé par des peuples pour qui la civilisation commence, n'a pas besoin de recourir à la rigueur que les vices des vieilles sociétés demandent. Ces religieux sont affables et doux, leur

hospitalité est un véritable bienfait dans un pays aussi dépourvu de lieu de repos pour les voyageurs.

J'ai reconnu en eux une nuance commune à toutes les personnes qui vivent loin du monde; une inquiète curiosité. A cette époque, la révolution valaque mettait en jeu leur existence, et cette avidité d'apprendre était trop naturelle pour s'en étonner. Heureusement on les a laissés en paix dans leurs montagnes, et j'irai les revoir encore par quelque beau soir d'été. Comme à Sinaï, qui mérite bien son nóm, situé qu'il est au sommet d'une aride montagne; je viendrai m'asseoir à cette table abondante, présidée

par le bon prieur, et je savourerai ces petites fraises parfumées de la montagne, cueillies par des mains pieuses pour la charité du cœur.

Sinaï est un vrai désert, il domine des gorges immenses; mais le vent glacial dessèche jusqu'à l'herbe qui pousse sur ses rochers, et les plantes qui caressent le regard se refusent à son sol ingrat. C'est bien le lieu qui convient au repentir ou à la haine des hommes; il parle d'une religion qui punit, plutôt que de la divine mansuétude, et la désolation de son aspect dévaste le cœur; mais pour l'âme tranquille, douée d'une foi que les passions ne vinrent point ébranler, l'aspect

de ce chaos, ces hauteurs isolées, ces routes profondes, disent la grandeur de Dieu et il semble qu'on s'en rapproche.

Les religîeux ont une robe noire, leur voile rejeté en arrière est retenu à la tête par un bonnet qui ressemble assez à celui de nos juges. Presque tous portent la barbe comme les premiers chrétiens, ce qui donne au visage un grand caractère de beauté primitive.

A Sinaï, on nous donna de l'eau, pour nous débarrasser de la poussière, dans des aiguières de cuivre pareilles à celles dont la Grèce antique a laissé les modèles.

En revenant de Transylvanie, je vins frapper de nuit à la porte d'un couvent. Le frère portier dormait de ce sommeil qui est la récompense quotidienne d'une vie sans ambition et sans vices. Mon Albanais, qui n'en avait pas seulement le costume, et qui appartenait à cette race héroïque qui composait autrefois la garde des Princes, prit le parti d'escalader le mur pour ouvrir la porte. Il y avait du piquant dans cette manière de pénétrer dans la sainte demeure, et le grain d'humeur guerrière que chacun sentait cette année-là vibrer en soi y trouvait satisfaction.

Deux ou trois religieux, éveillés par les

aboiements de leurs dogues, me firent ouvrir des chambres et présenter des doulchatze, malgré l'heure avancée de la nuit. Je m'étendis toute habillée sur un divan et je ne tardai pas à m'endormir, quoiqu'il fût bien dur.

La Valachie n'a pas encore pris l'habitude du lit, c'est une des raretés de la civilisation que l'on ne rencontre tout à fait complet que dans les maisons de seigneurs, encore leurs draps sont cousus à une courte-pointe étroite qu'on ne peut border.

Dans les couvents, dans la plupart des

châteaux et chez toute la petite noblesse, le lit est remplacé par des divans bas, larges, matelassés, à double emploi, siége le jour, lit la nuit.

A mon réveil, un religieux, armé d'une latte de bois, frappait sur une planche des coups secs qui appelaient les frères à l'église. Cette espèce de carillon ne remplace pas les cloches, mais leur succède; il porte le nom de Tocca.

Le couvent où j'étais descendue est un des plus beaux de la Principauté. Courté de Avtgis est dans une position magnifique au bord d'une vaste plaine boisée et cultivée; à cent pas d'un village qui

peut revendiquer la dénomination de petite ville.

Les montagnes qui viennent se fondre à ses pieds étalent toute la vigueur de leur végétation. C'est la religion de l'espérance. Quel livre est plus éloquent que la nature, et quel est le cœur éteint que l'admiration ne conduit pas à la prière.

Le dôme de l'église dentelé, brodé comme un bijou de la renaissance, étincelle de dorures sous les feux du soleil levant. C'est le morceau le plus complet que le pays m'ait offert.

Le couvent est bordé à l'intérieur par

une galerie couverte, que des colonnettes soutiennent; des peintures d'un dessin incorrect, mais d'une composition où la foi domine, couvrent les murs.

Cette galerie, qui rappelle les maisons des Pyrénées et des Alpes, est commune en Valachie et favorise les dispositions nonchalentes et contemplatives de la population.

J'assistai à l'office divin, pensant que la prière, en quelque lieu qu'on la fasse et dans n'importe quelle langue, est un souvenir de notre cœur qui plaît à Dieu.

La liturgie de l'Église grecque, qui

est très bien, exécutée à Saint-Pétersbourg, est d'un effet assez désagréable en Valachie. Les voix nazillardes nuisent au recueillement. Peut-être suis-je un mauvais juge et ne puis-je être impressionnée en dehors de ma foi.

L'élévation de l'esprit ne saurait dominer les habitudes de l'enfance, et la forme est, en religion, une partie du fond.

J'avais remarqué un jeune moine au front pensif qui gardait l'empreinte et comme le reflet assoupi des passions. Ce fut à lui que je m'adressai de préférence pour remettre mon aumône. La poétique

qui se mêle à la religion des mondains m'attirait à lui par un mystérieux attrait. Demandez à vos pauvres, mon frère, de prier pour moi, et joignez votre prière aux leurs, lui dis-je. — Le cœur des infortunés paie le superflu du riche et leur prière suffit au Seigneur. — Quoi ! vous me refusez votre participation? Vous m'en jugez donc bien indigne? — Hélas ! est-ce à moi de juger mon prochain, mon âme est absorbée dans sa misère et ne voit rien qui ne vaille mieux qu'elle. — Ce séjour si beau est celui de la paix, et les bruits égoïstes du monde expirent à son seuil, sans éveiller l'écho du désir ou du regret. Pour moi je n'en voudrais point d'autre, et si les liens de la famille ne m'attachaient

aux humains, c'est ici que je voudrais vivre. — La pensée ne respecte ni les clôtures, ni la solitude, et la douleur a des ailes qui franchissent tous les obstacles.

Pauvre religieux, qui avait la foi sans la résignation, et que le lien mal brisé des affections rattachait au souvenir d'un bonheur perdu!

J'appris que la mort imprévue d'une fiancée avait déterminé sa vocation. Il édifiait le couvent de sa piété, mais sa mélancolie trop terrestre disait que l'humanité vibrait encore en lui.

La vie solitaire et cachée eut toujours

tant de charmes pour mon imagination qui se lasse vite du bruit, que je n'ai jamais quitté un monastère sans regret. Je me sens là dans ma véritable patrie, comme si la contemplation, ma première jouissance, était ma destinée, et comme si par une incohérence du hasard je devais toujours être en opposition avec ma véritable nature.



Fêtes d'Été.

Les jardins de Kolentina s'éclairaient de mille feux à travers les couleurs diverses des lampes vénitiennes. C'était l'Assomption, la fête de ma belle-mère.

Les serres ouvertes envoyaient leur lumière aux vitres de la salle à manger, qui resplendissait à son tour. La musique militaire, cachée dans les bosquets, exécutait ses vives fanfares qui font battre le cœur comme le désir de l'inconnu. Des formes élégantes, des robes blanches, passaient comme les fantômes adorés de la jeunesse à travers les allées parfumées. De temps en temps, un petit rire frais et argenté trahissait la présence des jeunes filles, qui s'échappaient dès qu'on voulait les atteindre. Image éternelle de cet âge où le désir et la pudeur luttent comme deux jaloux à qui sera vainqueur.

L'Hospodar, Fuad-Effendi, les consuls

jetaient aux brises amoureuses de la nuit des lambeaux de phrases politiques.

La vie égalisée de notre société moderne ne peut donner l'idée du prestige qui entoure les grands fonctionnaires en Orient. Ces messieurs arrivaient à quatre chevaux attelés à grandes guides. Leur livrée écarlate, brodée d'or, convient à la magnificence d'un climat où tout resplendit. Des cavaliers, la carabine à l'épaule, courent en avant de la voiture; une escorte nombreuse la suit. Quand ce tourbillon où les armes étincellent, où le fez tranche l'horizon, soulève sous le galop de ses chevaux intrépides la poussière du chemin, on dirait le cortége d'un con-

quérant qui se hâte d'arriver à la victoire et dédaigne les obstacles de la vie ordinaire. En Valachie, les fêtes ont plus de grandeur que de gaieté. Les querelles particulières, les rivalités, les haines traditionnelles de famille nuisent à la bienveillance momentanée que l'esprit social demande. Les fêtes de campagne sont cependant plus amusantes que les autres; en se mêlant à la nature on subit, à son insu, une transformation. Celles de Kolentina, présidées par la princesse Marie, ont ce cachet de distinction et de simplicité qui est comme le reflet de sa personne.

Je me rappelle surtout un souper où nous arrivâmes comme on sort d'un bain

de pieds. La pluie qui était venue nous surprendre avait rendu impossible une traversée de cent pas des salons à la salle à manger. On inventa pour ce trajet des merveilles de parapluies, et des tapis plus qu'humides de rosée. Dans ces mésaventures le caractère national, qui est charmant, se révèle tout entier. Il n'y avait pas un nuage sur tous ces fronts de jeunes femmes qui sacrifiaient leur toilette sur l'autel du plaisir.

Les tables garnies d'officiers des deux armées, de jeunes gens valaques et de cette corbeille de femmes aux bras et aux épaules nus, ressemblaient à ces haltes

que la société de l'univers fait tous les étés aux eaux.

J'avais pour voisin ce pauvre beau général Scaréatine, qui fut tué deux mois après d'une façon héroïque en Transylvanie. Un artilleur pointait un canon dans une direction blâmée du général, il quitte son poste, s'avance seul vers la batterie et reçoit un boulet en pleine poitrine.

A une autre affaire, le neveu du général Lüders, le jeune Fox, qui n'avait pas vingt ans, avait été tué à côté de Scaréatine alors simple colonel.

Les morts s'attirent, et le magnétisme

de la tombe est un fait mystérieux qui effraie l'imagination et plaît au cœur de ceux qui ne savent pas se consoler.

Kolentina a réuni un matin d'hiver la société dans une partie de traîneaux. C'était un plaisir étrange et nouveau pour moi. La vitesse en est le plus grand charme. Le soir, nous revînmes tous ensemble. La plaine blanche comme un linceul, unie comme un lac, cachait perfidement les ornières et les fossés. Chaque traîneau renfermait deux personnes que le sort avait désignées, favorisé par quelques tricheries. Cette voiture étroite, basse, découverte, est attelée de deux chevaux; les harnais sont garnis de clochettes qui

font entendre comme une gamme perçante d'harmonica. Des domestiques porteurs de grandes torches précédaient le cortége. On avait éclairé la route, de distance en distance, par des branches de sapin embrasé appelées *massalas*. Les bruits confondus de ces milliers de clochettes, la précipitation des chevaux qui dévoraient l'espace sans que la terre retentît sous leurs pieds, le jeu des torches sur ce tapis d'hermine, les traînées de lune qui s'allongeaient comme des langues de feu, comme des rubans flottans; la clarté d'une nuit d'hiver qui illuminait la plaine comme une aurore boréale, tout contribuait à faire de ce trajet une de ces choses étranges, com-

plètes, qui restent dans la mémoire comme un fait, dans l'imagination comme un tableau.

Les châteaux en Valachie sont pour la plupart de grandes maisons à toiture de fer blanc ou rouge à laquelle le dôme d'une chapelle est annexé.

Un village étend à côté ses huttes pittoresques qui suffisent à la simplicité de mœurs des paysans.

Les paysans de la Valachie semblent préservés de cette finesse avide qui est particulière aux classes rustiques du reste

du monde; leurs traits au moins n'en portent pas l'empreinte; mais pour bien les connaître il faudrait parler leur langue que je ne fais que bégayer.

Quand ils viennent à la ville conduisant leurs charrettes à quatre roues, longues et étroites, leur tunique de laine blanche et le bonnet à poil qui laisse leurs cheveux flottants, les font ressembler aux Bas-Bretons; c'est le même caractère, sauvage et doux, et je ne sais quoi de fixe dans le regard, de railleur qui dénote l'esprit.

La plaine qui s'étend de Kolentina à la chaussée et au-delà de cette dernière, était

occupée par les camps des deux armées.

Omer-Pacha avait dressé sa ville de toile verte à l'extrémité de la promenade, et le général Lüders ses tentes blanches en face de notre lac; rien de pittoresque comme ces camps qui se regardaient sans haine, en bons voisins établis pour une saison à la campagne.

En me promenant le soir au bord du lac, j'écoutais les accents mélodieux de la musique des Russes et le chant grave et recueilli qui précède ou suit leur prière. Cette voix de cuivre qui porte à Dieu le vœu de tous ces cœurs est l'expression de

la faiblesse de l'homme et de sa grandeur, puisque tout armé qu'il est de la puissance humaine, il ne peut rien sans lui. Le canon de retraite reflétait dans le lac un éclair phosphorescent et s'en allait, d'échos en échos, expirer au seuil du monastère de Ploumbouïta qui surmonte la plaine.

Un soir Omer-Pacha illumina son camp de festons de feu qui, ralliant l'une à l'autre toutes les tentes, ressemblaient à un arc-en-ciel descendu à l'entre-sol; la ville reçut son invitation, les rues raboteuses du camp sillonnées de groupes rappelaient les joyeuses allées de la forêt de Saint-Germain, un soir de fète des Loges.

Les femmes courbées à l'entrée des tentes s'initiaient à cette existence de colimaçon; bientôt les premières gerbes des fusées nous attirèrent du côté de la grande tente qui, déployant au vent ses portières de soie rouge et ses glands d'or, avait l'air du drapeau de cette nation pour qui semblent faits la pourpre et le soleil. Nous prîmes tous notre part de cette vie en plein air, et la nuit nous trouva à table, adressant aux étoiles des toasts, comme pour les déranger de leur garde vigilante.

A l'occasion du Baïram, Fuad-Effendi donna une grande fête dans le palais qu'il habitait, le magnifique jardin anglais, traversé d'une petite rivière qui mêle un peu

de rusticité à son élégance, fut illuminé de lampions.

Les Ottomans ont la réputation, bien méritée, de posséder à un point éminent la science des illuminations.

Rien de splendide comme ce jardin ainsi éclairé; un pavillon situé dans une petite île ressemblait à un temple embrasé d'Athènes ou d'Éphèse; la rivière elle-même était inondée de feux; on eût dit des feux-follets fixes ou des étoiles au bain.

Toutes les fêtes se ressemblent et le souvenir seul les rend distinctes; celle-ci eut ce caractère particulier d'être l'occa-

sion d'un plaisir d'esprit nouveau et très apprécié. Une troupe d'acteurs français était arrivée le matin même pour la saison d'été; Fuad-Effendi fit dresser un théâtre dans le jardin, et les deux premiers acteurs y représentèrent un charmant proverbe d'Alfred de Musset, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée;* c'était la première fois, sans doute, que les fantaisies de l'élégant poète avaient un parterre de femmes en toilette de bal, resplendissante de diamants, pour auditoire; le ciel d'Orient, qui avait vidé son écrin d'étoiles, pour témoin, et un grand seigneur ottoman pour amphitryon.

Le contraste était saisissant, c'était la

jeune société de l'avenir écoutant, comprenant, aimant les subtilités de langage et d'esprit de ce vieux monde qui, n'ayant plus la naïveté, la passion, s'est épris de marivaudage et de caprice; pour moi qui entendais le pur accent de la patrie, c'était plus qu'un plaisir, c'était une émotion. Le français que parle l'étranger est entendu de notre oreille; mais le français d'un compatriote c'est le cœur qui l'écoute.

Une remarque ne put m'échapper, c'est que les œuvres, purement d'esprit, sont moins appréciées à l'étranger que celles où la passion emprunte à la forme l'éloquence des sentiments. Toute jeune société a comme un anévrysme qui porte

la vie au cœur; à mesure qu'elle se développe, s'éclaire et se perfectionne, la tête s'embrase et le cœur se vide.

La littérature du grand siècle est froide et mesurée comme le caractère dont elle s'inspira, que les allées régulières de Versailles semblent personnifier.

Jean-Jacques, qui parut à une époque de crise sourde, comme en ont les nations à leur enfantement et à leur décroissance, eut l'irrégularité de la passion, qui sauve ou perd.

Les écrivains qui ont paru depuis 1830

ont eu le même caractère d'inquiétude et d'agitation qui ne voit pas le but ; et l'immobilité dans l'esprit, la contemplation raisonnée ne s'est vue, ni avant, ni après ce siècle de Louis XIV qui est l'apogée de la France.

Magoureni, la terre de M. Otto Téléchano, est aussi une des oasis du steppe romantique.

Un jour de dimanche, nous y fûmes conviés.

Cette fête, plus champêtre que toutes les autres, me plut comme une journée passée en Suisse, au grand air âpre des

montagnes. Il n'y a là pourtant ni montagnes, ni *ranz des vaches* : explique qui pourra, cette confusion du souvenir mêlée aux impressions nouvelles.

Quand on a beaucoup voyagé, les lieux les moins pareils évoquent les mêmes sensations, bien différents en cela des hommes qui ne donnent lieu qu'à des comparaisons. C'est que les uns sont du domaine de l'âme et les autres de l'esprit.

Un architecte français que j'ai déjà cité, Villacros, a fait de Magoureni une habitation charmante.

Les ponts suspendus, la barque qui sil-

lonne le lac, l'ermitage sous les grands arbres, rien de cet univers en miniature que l'on aime à retrouver dans un espace borné n'y manque.

Le dîner était servi en plein air, sous une galerie élevée pour la circonstance, garnie de feuillage et couverte de même. Les convives, sur un seul rang, n'avaient pour vis-à-vis que la colline bordée de bois.

Le silence qui descendait avec la nuit sur le sommet des arbres, et les lucioles qui s'allumaient dans les grandes herbes; les parfums enivrants des soirées d'été et toute cette mélancolie qui

se répand comme un long voile sur la nature, donnaient à la fin du repas je ne sais quoi de doux et de tendre qui vous isolait au milieu de la foule. Ce dîner est un des meilleurs que j'aie faits en Valachie, où l'art culinaire est moins en progrès que tous les autres. Une nation douée de raffinement qui n'a pas le sens du goût, c'est une des mille anomalies de la création.

Un Valaque dîne à la hâte, comme pressé de remplir une tâche ou de satisfaire à un vulgaire besoin. Il mange plutôt et ne dîne pas.

L'Europe entière ne dîne encore qu'à

Paris, et ses cuisiniers ne sont pas une des moindres parcelles de ce génie universel.

Le pays est abondamment pourvu de tout ce qui est nécessaire à la vie animale, mais l'incurie des habitants ne s'attache pas à perfectionner. La viande coûte cinq et six sous la livre, la volaille huit et dix, mais on la laisse dans les champs jusqu'à ses derniers moments qui ne précèdent que de quelques heures celle où on la consomme.

Retenue deux jours à Giurgevo par le retard du bateau à vapeur, dans la mai-

son du Préfet, j'assistai à une scène d'un comique étrange. Deux heures avant mon dîner, trois dorabantz, ou gendarmes, donnaient la chasse, à coups de bâton, à des poulets étiques qui étaient aussitôt tués et rôtis. Cette course vagabonde ressemblait au maraudage d'une armée en détresse.

Le maïs vient en abondance, et il serait facile d'obtenir ces poulets dorés de la Gascogne, si appréciés des palais délicats; mais le luxe du poulailler est inconnu, et on obligerait difficilement un domestique à pourvoir à la subsistance de la gent emplumée, mise au régime cellulaire.

14.

Les agneaux se mangent très jeunes, très laiteux, à peine formés.

Les fruits viennent au hasard, sans être greffés; enfin les hommes ne veulent pas aider la nature qui suffit, privée de tout raffinement, à leur sobriété.

J'ai donné le détail de quelques fêtes pour faire connaître la société valaque. Le grand nombre de personnes qui croient à la demi-barbarie des Principautés danubiennes avaient besoin de ces renseignements auxquels mon amour-propre était engagé.

Malgré notre esprit universel, nous

sommes assez ignorants des choses et des personnes qui ne touchent ni à notre gloire ni à nos intérêts, et, pour ne citer qu'un fait caractéristique : cet hiver, un homme qui appartient à la représentation nationale, mais qui ne fait pas partie des commissions géographiques, me demandait si la polygamie existait en Valachie « comme à Paris » lui répondis-je.



Littérature. — Auteurs Valaques. — Du Divorce. — Culte. — Justice. — Pénalité. — Mariage. — Enterrement. — Fêtes chrétiennes.

En Valachie, le goût de la littérature française est très répandu.

Avant la révolution, un cabinet litté-

raire très complet, donnait nos ouvrages à ses lecteurs un mois après leur publication à Paris. Les romans, les poètes y sont connus comme chez nous. J'en ai entendu porter de fort bons jugements.

Les hommes du monde, presque tous élevés à l'étranger sont, pour la plupart, assez instruits et, si l'habitude du travail se perd un peu dans une existence où le plaisir et la nonchalence tiennent trop de place, la vivacité de l'esprit compense cette perte du temps.

La noblesse valaque voyage beaucoup

et rapporte dans son pays ce qui lui est applicable.

Tout le monde comprend la nécessité de l'éducation, elle descend dans les rangs inférieurs presque généralement.

Quelques hommes instruits, venus de l'étranger, ont contribué à cet emploi de l'intelligence, et la génération moderne leur doit une véritable reconnaissance que le salaire n'acquitte pas.

La France qui répand un peu partout ses lumières, a été là aussi une pourvoyeuse prévoyante et, pour ne citer

qu'un *nom*, M. Pigalle est un professeur consciencieux, éclairé, moral, chez qui la douceur des formes cache un mérite réel.

La Valachie a beaucoup de traditions, de légendes qui, réfugiées dans l'esprit des classes inférieures, forme une espèce de littérature orale qui donne aux imaginations une couleur poétique qu'on entretiendrait facilement. Un poète qui recueillerait les récits dits les soirs d'hiver auprès du poële, l'été, dans les cercles qui se forment devant les portes des chaumières, aurait la matière d'un livre curieux et singulier.

Les superstitions populaires ont toujours un côté véridique dénaturé par le temps, où l'historien démêle une vérité-mère qui lui révèle la connaissance du passé.

La langue est euphonique et les terminaisons italiennes qui s'y rencontrent la rendent propre à cette espèce de poésie mélodieuse qui grave dans la mémoire les faits héroïques.

M. Vakaresko a publié de bons ouvrages en vers et des traductions de nos auteurs.

M. Elliade s'est occupé de belles-lettres

longtemps avant de songer à la politique. Les publications qu'il a faites en français peuvent donner une idée de son talent. Il a du lyrisme, une forme exceptionnelle à laquelle notre langue ne convient pas d'une manière absolue et qui naît de sa qualité d'étranger. Ses études sur l'étymologie des mots, ont été très profondes, et la langue valaque refondue lui doit une partie de sa nouvelle élégance.

Il a traduit quelques-uns de nos meilleurs auteurs; Lamartine, G. Sand, qui doit à son éloquence, à la beauté de la forme, le dangereux empire qu'elle exerce sur les imaginations exaltées.

Le sophisme, le paradoxe, les monstruosités d'un esprit faussé, sont revêtus d'une livrée brillante qui cache leur nudité.

A sa suite, on court à la recherche du bonheur absolu par tous les sentiers du crime et de l'erreur; et le devoir supprimé, dans le but de l'existence, ne laisse que la déception, que les larmes stériles.

Les livres de ce merveilleux écrivain ont créé une génération de femmes mélancoliques, incomprises, qui demandent à la passion l'exercice de ces qualités héroïques, dont la famille leur offre l'emploi.

Ce n'est pas précisément l'auteur qu'il fallait s'empresser de répandre dans un pays où l'esprit de famille se rencontre assez peu. Ce n'est pas à l'absence de puissance d'affection qu'on doit l'attribuer; il est dans la loi un élément de discorde que la nouvelle génération tend à affaiblir, qui en a été l'unique cause : je veux parler du divorce, moins répandu en Valachie qu'en Moldavie; il suffit cependant à empêcher l'unité de cœur et d'intérêts de s'établir dans la famille.

Son moindre crime est de diviser les fortunes en augmentant le nombre des enfants. Que de rivalités, de jalousie, de

haine entre ces enfants n'ayant ni même berceau, ni nom semblable.

Le respect des parents est impossible à conserver.

La faute ou le caprice sont flagrants et ils ont des juges de leur propre sang. De là, plus de solidarité, les vices et les vertus sont personnels. L'honneur d'un nom qui entretient si longtemps dans les vieilles sociétés l'apparente infaillibilité de la noblesse, est à l'état de vertu neuve pour la Principauté. C'est en cela que l'instinct aristocratique manque.

Les enfants de même nom s'isolent, s'accusent, se déchirent, et la méchanceté des désintéressés se glisse par les fissures de l'anti-fraternité.

Le divorce est la faute des parents et le malheur des enfants. C'est une prime à l'adultère, un dissolvant qui répand l'anarchie dans les mœurs et enlève à une société la saine vigueur dont elle a besoin pour grandir, la douceur du foyer qui développe le culte des sentiments et le besoin des arts. C'est une barbarie dans la religion chrétienne, une profanation sanctionnée de la femme, c'est attacher l'agitation,

l'incertitude de l'amour au sanctuaire du mariage.

La religion professée en Valachie est la religion grecque, mais les autres cultes y rencontrent tolérance et protection.

La population est pieuse, exempte de vices, son sensualisme vient d'une pente si naturelle qu'on ne saurait lui donner ce nom.

Les églises sont très répandues, Bukarest seul en compte 160; elles sont richement ornées et jouissent de gros revenus.

Beaucoup de fondations pieuses sont dues à des particuliers.

Cette pratique touchante de consacrer au service de Dieu la dîme de sa fortune, trop perdue en Occident, vient ici rappeler les premiers âges du christianisme et l'ère de la foi.

La vie de l'homme est si courte qu'il y a profit pour soi-même à attacher son nom à quelqu'un de ces édifices de pierre ou de marbre dont la durée raille notre orgueil; épitaphes pompeuses qui portent aux siècles à venir un nom dès longtemps oublié et le souvenir d'une créature dont

il ne reste plus un atome au-dessus ou au-dessous de la terre.

Le culte catholique romain n'a à Bukarest que deux chapelles, celle de l'évêché et la pauvre chambre où les religieux Allemands disent la messe, depuis que l'incendie a consumé leur église. Contraste qui rappelle l'enfance du Christ, que cette simple chambre, où s'accomplissent les divins mystères.

Pour moi je n'ai nulle part mieux prié, et Dieu ne m'a pas semblé plus grand dans la basilique de Saint-Pierre où se développent toutes les splendeurs de l'art et du génie. C'est que l'idée est ce

que l'esprit s'assimile le plus, et il en est d'autant plus pénétré qu'elle se détache davantage de ce qui frappe nos sens et notre vue mortelle.

Le clergé si brillant de Rome et le clergé si instruit, si apostolique de Paris, seraient bien touchés de la simplicité de cet asile où, dans une chaire de bois peinte, des prêtres étrangers instruisent, dans une autre langue que la leur, tous ces fidèles qui ne se comprennent ici-bas, dans un même idiome, qu'à l'heure de la prière.

La justice est à peu près organisée sur les bases de la nôtre.

On envoie les malfaiteurs dans les salines que le gouvernement ſait exploiter.

La peine de mort n'existe pas. C'est, avec la Toscane, le seul point de l'Europe où elle soit rejetée. L'humanité, qui est la civilisation des peuples naturels, a tenu lieu de lumière extrême.

L'application de la peine de mort ressemble à une vengeance. L'homme n'a reçu d'aucun pouvoir divin le droit de se ſaire immuable et infaillible; supprimez de la société les êtres dangereux, par la prison ou le bagne, c'est une mesure de

salubrité publique, mais ne vous servez pas de la hache.

Le détail de vos exécutions est hideux comme un crime, et il a cela de mauvais qu'il paraît une expiation plus grande que l'homicide. Ce sang impur qui salit vos places, et attache à leur nom une renommée sinistre, est un magnétisme pour les cœurs de tigre qui se font une volupté de la torture. Il apprend à mourir, il fait de la mort le total à payer de tous les crimes qu'on veut commettre, il crée plus de scélérats qu'il n'en arrête.

Laissez le meurtrier dans le silence

dans la nuit de la vie, avec le souvenir et l'image de son crime; isolez-le des hommes, parlez-lui de Dieu avec solennité, avec grandeur.

Il arrivera un moment où son corps tout entier se soulèvera de dégoût et où sa victime ressuscitera en lui.

Il sentira le sang fétide à ses mains, il aura peur, il aura honte, il aura froid.

Votre œuvre sera celle du législateur, vous aurez puni, et Dieu peut-être sauvera une âme.

La température de la Valachie est extrême, le voisinage de la Turquie et le cadre des Karpathes lui donnent des étés brûlants et des hivers rigoureux.

L'automne est la plus belle saison; la campagne, rafraîchie par les pluies, retrouve quelque fraîcheur et le ciel pur comme en Italie étale toute sa magnificence en teintes variées.

Le printemps est rapide, presque sans transition, la terre féconde et vigoureuse se couvre en quelques jours de fleurs et de verdure, mais la corbeille de Flore est à peine vidée que les feux de l'été la dévorent.

Les orages sont nombreux et violents. Quand la voix mystérieuse résonne, le paysan superstitieux dit que c'est Trajan qui rassemble ses bataillons. La mémoire du peuple est remplie de légendes héroïques, et Trajan est le héros de ces imaginations, qui mêlent le merveilleux au patriotisme.

La grêle est fréquente et d'une grosseur extraordinaire; elle est avec les nuées de sauterelles et les tremblements de terre un des fléaux que le pays peut redouter.

Beaucoup d'écrivains ont dit que le climat était malsain à cause des fièvres

intermittentes qui paraissent pendant deux mois de l'été. Je n'ai pas trouvé qu'il existât plus de maladies et de mortalité qu'ailleurs, et l'assainissement des marais, la culture des terres, quelques plantations feraient bientôt disparaître cette fièvre, qui est bien loin d'avoir le caractère grave de celle qui désole les marais Pontins et la Sabine.

Par malheur la civilisation en Valachie dédaigne un peu les choses utiles, et la routine est enracinée dans les ornières de l'habitude.

Un prince qui s'occuperait du perfec-

tionnement de la culture, de l'hygiène de la terre pour le bien-être de son peuple, laisserait une renommée supérieure à celle que le ballottement d'une politique, plus difficile qu'en aucun autre lieu, peut donner. Il serait le bienfaiteur de la population qui puiserait à la même source la richesse et la santé.

Voilà ce qui doit être la pensée constante du régénérateur. Pour une nation qui veut vivre d'une double existence morale et physique, la santé est la première condition de la puissance; faites un peuple sain pour avoir un peuple intelligent et fort.

Les variations du temps sont très brusques, ce qui peut donner lieu à de petites indispositions; mais l'abondance des fruits et l'intempérance du peuple, le vin à bon marché, sont au moins des causes aussi certaines.

Au coucher du soleil, un frisson passe sur la nature entière, on dirait que la vie se retire de son cœur avec le dernier sourire de son splendide amant. L'homme en est glacé, il lui faut s'envelopper et se vêtir pendant quelques minutes rapides et étranges.

Les nuits sont d'une beauté merveil-

leuse; l'Orient pudique et mystérieux comme le chaste amour, déploie dans la nuit toute sa magnificence : étoiles qui scintillent, parfums énervants, fleurs penchées, rossignol qui chante, quel poète dira vos beautés, quel cœur y pourra rester insensible!

L'âme grandit à votre aspect solennel et tendre, la pensée afflue et s'élance comme d'un vase trop étroit et les lèvres murmurent le dernier mot de l'enthousiasme qui accuse notre ignorance des sensations même qui nous agitent le plus. Dieu!

Le mariage, en Valachie, est une cérémonie purement religieuse accomplie

avec des formes qui ne diffèrent que très peu de celles des catholiques.

Les époux sont couronnés de fleurs ou d'une couronne de métal, et deux grands parents, que l'on appelle père et mère, assis, tiennent un cierge et les dirigent durant la cérémonie.

Le voile de la mariée est remplacé par une abondance de fils d'or qui descendent jusqu'à la ceinture. La veille, les jeunes filles se réunissent chez la fiancée et tressent ce voile qui leur enlève une compagne.

Les enterrements s'accomplissent comme en Italie. Le mort est découvert dans sa bière, vêtu de beaux habits, du rouge aux joues, les mains jointes. On le porte sur les épaules en psalmodiant des oraisons.

Cette mort étalée au grand jour a quelque chose de repoussant.

L'antiquité voilait sa douleur et sa décrépitude.

En face du soleil, la dissolution. Cela enlève au cadavre sa grandeur effrayante et mystérieuse.

Cette chose inerte, froide, horrible, ne donne pas l'idée de l'âme immortelle, consolation rivée à la tombe. C'est la fin de la vie sans le commencement de l'éternite.

Le calendrier valaque a beaucoup de fêtes. L'une des plus solennelles est celle de Pâques.

On dit l'office à minuit; les assistants, porteurs de petites chandelles allumées, célèbrent la divine résurrection. Un souper termine la soirée. Les œufs rouges et les brioches en sont la partie traditionnelle.

Ce repas est une véritable jouissance après l'austère carême des Grecs qui ne mangent ni lait, ni œufs, ni beurre, ni poisson, mais seulement des légumes cuits à l'eau et des œufs d'esturgeon appelés caviar.

Pour la fète de Noël, les enfants parcourent la ville avec une étoile lumineuse et s'arrêtent dans toutes les maisons où des aumônes leur sont faites.

L'enfance a de véritables plaisirs dans les pays religieux et le souvenir en est doux au cœur de l'homme.

Il n'y a pas de puérilité dans la forme

des cultes, quand elle émane d'une idée qui sert d'enseignement ou d'espérance.

Oublier le passé, c'est renier le côté poétique de son histoire et s'isoler dans les âges. Le progrès est une condition de l'existence qui devrait s'attacher à l'esprit sans toucher au cœur; mais nulle société n'est à ce milieu heureux, et l'orgueil de notre science, le dédain de notre raison, n'ont pas fait pour notre bonheur ce que nous devions en attendre.

Une halte dans les pays qui sont encore loin de nous, repose et charme comme

l'audition d'un récit merveilleux, écouté un soir d'hiver et de pluie au coin du foyer paternel.



Table des matières.



